

L'ARCHE *Editeur*

Kathrin RÖGGLA

Junk Space

Traduit par
Heinz SCHWARZINGER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Kat hr i n Röggl a

Junk space

texte français de Henri Christophe

PERSONNAGES

Monsieur Schmidt environ 55 ans,
ex-programmeur dans une grande
entreprise.

Madame Schmidt environ 35 – 50 ans,
contrôleuse, à la DRH.

Madame Schneider environ 20 – 25 ans,
la stagiaire par excellence, genre
hystérique empêchée.
Des ratés dans le système.

Monsieur Schneyder environ 25 – 30 ans,
brutalité juvénile, passé de contrôleur.

Monsieur Eskar âge " moyen ", on ne sait pas trop, en
tout cas un sur-identifiant. Avec des
directeurs d'entreprise et de stage.

Monsieur Schulze et Madame Schultze, les fantômes de
l'équipe,
également les " poules mouillées ".

Pour S. Fischer Verlag : L'Arche Editeur, Paris

ACTE I Première Journée

Scène 1

Avant la première séance du stage. Tout le monde est là, sauf Mme Schneider.

MONSIEUR ESKAR. Vous avez tous éteint votre portable ? Comme vous le savez, nous n'avons pas le droit d'accéder ici avec un portable. (*Réfutant l'objection supposée de M Schmidt.*) Non, dans le bâtiment tout entier, respectivement dans cette partie-ci du bâtiment.

MADAME SCHMIDT. Qui, qui aurait imaginé que ça serait si gigantesque.

MONSIEUR SCHMIDT. Incroyable, hein ? Je veux dire, moi j'habite ici, mais -

MONSIEUR ESKAR. Vous l'avez tous lu, vous n'avez pas le droit d'utiliser votre portable -

MONSIEUR SCHNEYDER. Eh oui, oui, toute utilisation du portable est passible de la peine de mort, ou genre.

MONSIEUR ESKAR (*à M Schneider*). Non, sérieusement, avez-vous coupé votre portable ?

MONSIEUR SCHULZE. Et les autres, où peuvent-ils bien être ?

MADAME SCHULTZE. Mais oui, où peuvent-ils bien être ?

MONSIEUR SCHULZE. Je ne les ai pas vus, moi.

MADAME SCHULTZE. Ils devraient être là depuis belle lurette.

MADAME SCHMIDT. Quels autres ?

MONSIEUR SCHMIDT. Peut-être coincés dans les bouchons.

MONSIEUR ESKAR. Vous voulez bien vérifier si vous avez coupé votre téléphone ? (*M Schmidt le regarde sans comprendre.*) Vous pourriez faire ça ? (*M Schmidt se met à fouiller sans trouver son portable.*)

MADAME SCHMIDT. Il doit en venir d'autres ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Quels bouchons ?

MONSIEUR ESKAR (*se dirigeant vers Mme Schmidt*). Vous aussi, s'il vous plaît, pourriez-vous...

MONSIEUR SCHMIDT. Vous n'avez pas remarqué l'énorme bouchon ? Moi, j'ai passé deux heures sur l'autoroute, deux heures, rien que ça ! Alors que je suis parti de très bonne heure, exprès, je savais que ce serait du juste, mais jamais je

n'aurais imaginé un tel trafic. Une demi-heure bloqué sur la voie rapide, puis une heure sur la rocade, et sur l'A 27, c'était la fin des haricots, je n'y suis même pas monté. Dieu merci, je ne serais pas là sinon, j'y serais encore.

MADAME SCHMIDT. Comment..?

MONSIEUR SCHMIDT. Radio-traffic. Je la laisse toujours allumée. On ne sait jamais dans quel pétrin on risque de se fourrer. Dans quel bouchon d'enfer on va se planter...

MONSIEUR SCHNEYDER (*dans un soupir*). Qu'est-ce qu'il fiche, ce monsieur Kloser, je croyais qu'on allait commencer à dix heures tapantes.

MADAME SCHMIDT. C'était même marqué : " Notre temps est précieux, notre temps à tous, pensez-y ! "

MONSIEUR ESKAR. Oui, c'est ce qu'il a dit, c'est ce qu'il a lui-même dit. Et c'est pour cela que nous sommes ici : nous voulons profiter utilement de notre précieux temps, nous ne voulons pas gaspiller notre temps précieux, n'est-ce pas ?

MONSIEUR SCHMIDT. Ça, pour ce qui est de passer du temps mort sur des aéroports morts, on a donné, c'est vrai. (*Il rit.*)

MONSIEUR ESKAR. Du moins les considérait-on comme morts. On va bientôt découvrir qu'ils sont pleins de vie. Qu'on peut y faire partout des achats, dans la joie de bientôt décoller vers sa destination, pour les vacances ou les affaires.

MONSIEUR SCHULZE. Oh, je m'en réjouis d'avance.

MADAME SCHULTZE. Oui, je m'en réjouis d'avance.

MONSIEUR ESKAR. Et surtout, qu'on peut y monter partout !

MADAME SCHMIDT (*à M Eskar*). Ne me dites pas que vous avez déjà participé.

M Eskar ne dit mot.

MONSIEUR SCHMIDT. Vous l'avez fait ? Vous avez déjà fait ça, ici ?

MONSIEUR ESKAR. C'est un problème de durabilité.

MADAME SCHMIDT. De durabilité ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Et c'est votre boîte vous l'offre ?

MONSIEUR ESKAR. L'effet durable, un sujet très important en ce moment. Je veux dire, je ne suis pas le seul concerné. Il y a longtemps qu'on s'en est aperçu. Dans d'autres domaines aussi. Qu'une intervention à court terme et isolée ne suffit pas. Que ces petites révolutions disséminées – et je parle aussi bien du point de vue de l'économie d'entreprise – ne mènent pas loin. Elles doivent se produire plusieurs fois.

Scène 2

Après la première séance du stage. Pause cigarette.

MONSIEUR SCHNEYDER. Bon, c'est pas vraiment un trou du cul.

MONSIEUR SCHMIDT. Non, c'est vrai, c'est pas un trou du cul.

MADAME SCHMIDT. On ne peut pas le traiter d'antipathique, non.

MONSIEUR SCHMIDT. Franchement, je l'avais imaginé pire.

MONSIEUR SCHNEYDER. Ça, il y en a des bien pires.

MADAME SCHMIDT. Moi je l'avais imaginé plus brutal, cela dit, on va apprendre à le connaître sous un autre jour, je crains.

MADAME SCHNEIDER. Mmmmais la contrrrr...

MADAME SCHMIDT. Non, il n'y a pas de contrainte ici.

MONSIEUR SCHNEYDER. Vous venez de l'entendre. Ici, le plein gré règne en maître absolu.

Un silence.

MADAME SCHULTZE. Il doit avoir pas mal de succès.

MONSIEUR SCHULZE. Oui, assez.

MADAME SCHULTZE. Il a tout de même délivré la moitié de l'humanité de son tabagisme.

MONSIEUR SCHULZE. Et l'autre moitié de sa boulimie.

MADAME SCHULTZE. Sans oublier le burnout.

MONSIEUR SCHULZE. À moins que ce n'était le piège du mobbing où l'on tombe si facilement ?

MADAME SCHULTZE. Peu importe. Ce qui compte, c'est qu'il a du succès.

MADAME SCHMIDT (*à voix basse, à M Schmidt*). Ils ont sans doute déjà participé, eux aussi ?

MONSIEUR SCHMIDT (*à voix basse, à Mme Schmidt*). Du moins, ils savent qu'il a du succès.

MONSIEUR SCHNEYDER (*à voix haute*). Ce genre de bonhomme a toujours du succès.

MADAME SCHMIDT. Comment ça ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Parce que c'est prévu comme ça. C'est un crack ! Ça roule tout seul !

MADAME SCHMIDT. Donc vous n'y croyez pas ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Je crois aux cracks, ils génèrent une efficacité qui leur est propre. Une réaction en chaîne. Qui ne s'arrête pas, même devant soi. Quand tout le monde y croit, on finit par y croire soi-même. (*Un temps.*) Que ça fonctionne.

MADAME SCHMIDT. Et cette réaction en chaîne n'est sans doute pas encore arrivée jusqu'à vous ?

MONSIEUR SCHULZE. On peut le dire comme ça.

Un silence.

MONSIEUR ESKAR (*aux Schulze*). Bon, moi, en plus, j'ai lu tous ses livres, et même si à franchement parler je n'ai pas, ne peux pas avoir tous ces problèmes, ils ont été pour moi une source d'inspiration primordiale. Les problèmes dont il traite dans ses livres ne me concernent pas vraiment, mais je trouve formidable ce sentiment qu'il vous donne que vous êtes capable d'agir même là où le problème, à franchement parler, ne vous concerne pas, que vous pouvez prendre en main les choses, que vous percevez votre propre capacité d'agir et que vous la reconnaissez comme un possible, une possibilité d'action. Dans des situations concrètes ! Appliquer les méthodes, vous comprenez ? Mettre en pratique ce que l'on sait déjà, abstraitement, transformer les choses.

Les autres ne comprennent mot.

J'étais d'autant plus content de me trouver face à un problème dont il a également traité, à plusieurs reprises.

MADAME SCHMIDT (*n'y tenant plus*). Quoi qu'il en soit. Je ne monterai pas dans ce truc.

MONSIEUR SCHNEYDER. Avec une attitude pareille, vous n'irez pas loin.

MONSIEUR ESKAR. Mbi, je suis motivé à mort.

MONSIEUR SCHMIDT. Ah, ça se voit.

MONSIEUR SCHULZE. Mbi aussi, je suis motivé à mort.

MADAME SCHULTZE. Mbi aussi.

MONSIEUR SCHNEYDER. Eh bien, c'est le minimum je trouve, que tout le monde ici soit motivé à mort ...

MADAME SCHMIDT. Quais, très peu pour moi. Je suis vraiment curieuse de voir les ruses qu'il va déployer pour me faire monter dedans.

MONSIEUR SCHNEYDER. Mais puisqu'il a dit qu'il n'irait au terme qu'avec le groupe au complet. Enfin bon, avec un minimum d'esprit d'équipe, ça devrait marcher. Il n'y a qu'avec elle (*Indiquant Mme Schneider qui s'est tournée vers le public.*) que je suis assez pessimiste, quant aux chances de réussir.

*Mme Schneider se dirige vers l'avant.
Un silence.*

MONSIEUR SCHMIDT. Madame Schneider n'a vraiment pas l'air de vouloir y monter.

MONSIEUR ESKAR (*rejoignant Mme Schneider*). Madame Schneider, qu'est-ce que vous faites ?

MADAME SCHMIDT. Elle compte les peuples.

MONSIEUR SCHNEYDER. Ah bon, c'est ça qu'elle fait ?

MONSIEUR SCHMIDT. Ça n'a pas vraiment l'air, elle a plutôt l'air d'avoir vu un monstre.

MONSIEUR ESKAR. Madame Schneider, ça ne sert à rien. Vous n'avez pas le droit de compter les peuples, vous vous rappelez la dernière fois...

MONSIEUR SCHMIDT et MONSIEUR SCHNEYDER. Ah bon, elle aussi elle a déjà participé ?

MONSIEUR ESKAR. Monsieur Kloser vous l'a répété plusieurs fois, vous vous souvenez ? Si Monsieur Kloser vous y prend, il ne sera pas très content.
(*Aux autres.*) Elle flaire des peuples partout où il n'y en a pas. L'idée de base étant : suffit que des peuples surgissent, et la situation est sauvée.
(*À Mme Schneider.*) Vous ne pouvez pas vous cramponner à eux, ça ne vous avance à rien.

MONSIEUR SCHMIDT. Un acte de substitution, c'est connu.

Un silence.

MADAME SCHMIDT (*reprenant le fil de sa pensée*). Il a beau répéter cent fois : " Vous n'allez pas perdre conscience ", je ne le crois pas. Je sais que je tombe facilement dans les pommes.

MONSIEUR ESKAR. Vous l'avez entendu pourtant : notre corps n'est pas fait ainsi, ce n'est pas ainsi qu'il fonctionne.

MONSIEUR SCHMIDT. Vous savez bien, il y a aussi cette histoire de poussée d'adrénaline...

MONSIEUR SCHNEYDER. Vous n'avez jamais ressenti une poussée d'adrénaline.

MADAME SCHMIDT. Bien sûr que si.

MONSIEUR SCHNEYDER. Vous restez drôlement conscient, pouvez me croire.

MADAME SCHMIDT. Si vous le dites... (*Elle soupire.*)

Un silence.

Cela dit, ces expériences sur des bébés, j'ai trouvé ça vraiment limite.

MONSIEUR SCHULZE. L'histoire de la psychologie est pleine d'expériences sur des bébés.

MADAME SCHMIDT. Qu'ils les aient filmées, je veux dire.

MONSIEUR SCHNEYDER. Ils devraient faire l'expérience et ne pas la filmer peut-être ?

MADAME SCHULTZE. Rappelez-vous Watson !

MONSIEUR SCHULZE. Watson et Skinner !

MADAME SCHMIDT. Je crois que j'aime mieux ne pas penser à Watson et Skinner en ce moment.

MONSIEUR SCHMIDT. Qui est-ce ?

MONSIEUR SCHULZE. Cette histoire de phobie des rats et du petit enfant.

MONSIEUR SCHMIDT. Je crois que moi aussi, je préfère pas penser à Watson.

MADAME SCHULTZE. La mise en condition, vous vous rappelez, le propre fils de Watson...

MONSIEUR SCHNEYDER. Non.

MONSIEUR SCHULZE. En fait, c'était une phobie des poules.

MADAME SCHULTZE. Des rats !

MONSIEUR SCHULZE. Des poules !

MONSIEUR SCHNEYDER. Non !

MADAME SCHULTZE. Bon, eh bien ne pensez pas à Watson.

MONSIEUR SCHULZE. Ni à Skinner.

Scène 3

Pause déjeuner. M^{re} Schmidt, M Schmidt, M Eskar, M Schneyder, à l'écart : M^{re} Schneider. Séquence chuchotée de M et M^{re} Schmidt.

MADAME SCHM DT. J'ai quand même été surprise que par mon comportement, je nuise à ce point à mes concitoyens. Je veux dire, on n'est pas conscient de ce genre de chose, je veux dire qu'on coûte si cher. Qu'on revient si cher, uniquement parce qu'on ne fait pas certaines choses.

MONSIEUR SCHM DT. Écoutez, aujourd'hui, en principe, je veux dire, à tout moment on vous présente la facture de ce que vous coûtez. Ce que vous coûtez au système social, au système de santé, au système d'éducation, aux générations qui suivent, mais aussi au système de retraite.

MONSIEUR ESKAR. On n'en a pas envie, évidemment.

MADAME SCHM DT. De quoi ?

MONSIEUR ESKAR. De coûter cher.

Un pénible silence.

MONSIEUR ESKAR (*rajoutant*). Il a pourtant dit : " Juste à titre d'exemple ".

MADAME SCHM DT (*ignorant M Eskar*). Ce qui m'a étonnée plus encore, c'est qu'on soit à ce point anxigène.

MONSIEUR SCHM DT. Tenez, vous non plus vous n'avez pas envie d'être assise à côté de quelqu'un qui exprime sans cesse sa nervosité, qui pique des suées. On s'imagine Dieu sait quoi, on n'a plus qu'une seule idée en tête : sortir de là !

MADAME SCHM DT. Oui, et vous vous apercevez que l'accouder de votre siège est coincé, les rangées sont bloquées, on ne vous laisse pas sortir, les portières sont verrouillées, le système automatique ne fonctionne plus, un craquement parcourt la carlingue, des bruits se multiplient, ils vous font penser à un moteur défectueux et à rien d'autre, tout l'espace résonne, un curieux raffut, ça en devient insupportable...

MONSIEUR SCHNEYDER. Foutaise. L'unique bruit qu'on entend, ce sont ses halètements.

Un silence.

MONSIEUR ESKAR (*soudain*). " Par conséquent, baissez les frais internes ! " a-t-il dit, c'est ça qui importe, en fin de compte. Principalement donc les frais internes, pas les frais externes. Alors qu'en règle générale, il s'agit toujours des frais externes. Eh oui, la plupart du temps, on ne s'occupe des frais internes qu'une fois les frais externes réglés, ce qui n'arrive à peu près jamais. Cela dit, l'autre idée aussi

m est désagréable. Je veux dire, si pour une fois on oublie les dépenses publiques, et qu'on va plus loin dans l'idée. Ce que ça coûte au citoyen, ce genre de retardement. Quand il faut tout le temps attendre quelqu'un. Les dommages financiers collatéraux, car c'est bien de cela qu'il est question, qu'on inflige à ses concitoyens. Sachez-le, je n'aime pas coûter de l'argent à qui que ce soit, je ne sais pas comment vous le sentez, mais moi, je reste énormément sur la réserve, je n'aime pas me singulariser. Je suis ici afin de réduire mes singularités comportementales. Je n'aime pas qu'on s'en rende compte chez moi, qu'on me découvre, qu'on perce à jour ma singularité comportementale. Qu'on me découvre par exemple tout effrayé dans un coin, en train de faire attendre tout le monde, de faire encore attendre. Ça coûte de l'argent. Cela m'est extrêmement désagréable.

MONSIEUR SCHMIDT. Eh oui, il n'est pas facile d'échapper à ses singularités comportementales. Moi aussi, j'aurais préféré que ça se passe autrement, croyez-moi ! Mais à un moment ou à un autre, elles se font jour. Et le pire c'est quand à la singularité comportementale vient s'ajouter une singularité consécutive à l'âge, quand les deux s'additionnent. C'est ce qui fournit, in fine, le véritable motif de licenciement qu'autrement on chercherait en vain. Eh oui, l'entreprise interne, on a vite fait de s'emêler les pinces, alors que l'externe, en réalité, continue d'exister et décide de vous mettre à pied.

MONSIEUR ESKAR. C'est à peu près ça, votre histoire.

MONSIEUR SCHNEYDER. Oui, c'est à peu près son histoire.

MONSIEUR SCHULZE (*de l'autre côté*). Je ne sais pas moi, c'est intéressant, là, ou non ?

Surpris, tout le monde tend l'oreille en sa direction.

MADAME SCHULTZE. C'est triste, en tout cas, quelqu'un qui se met tout de suite à poil comme ça.

MONSIEUR SCHULZE. Oui, c'est triste de voir tout, immédiatement.

MADAME SCHULTZE. Vous auriez quand même pu attendre un peu.

MONSIEUR SCHULZE. Oui, vous auriez quand même pu prendre votre temps.

Un temps.

MONSIEUR SCHULZE. Cela dit, est-il encore possible de parler de plein gré ?

MONSIEUR SCHNEYDER (*les rejoignant de l'autre côté*). Parler de plein gré à propos de quoi ?

MADAME SCHULTZE. Enfin, lui, la décision c'est sans doute son médecin de famille qui l'a prise.

MONSIEUR ESKAR (*les rejoignant à son tour*). Parce que l'entreprise est intéressée ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Elle a dit médecin de famille : son médecin de famille.

MONSIEUR ESKAR. Ah bon, j'avais compris entreprise.

MADAME SCHMIDT (*lançant depuis l'autre côté*). Comment peut-on comprendre : entreprise ?

Un temps.

MONSIEUR SCHNEYDER (*à M Eskar*). Quant à votre plein gré, ça n'a pas trop l'air d'être ça non plus.

MONSIEUR ESKAR. Qu'est-ce à dire ?

MONSIEUR SCHNEYDER. C'est votre boîte qui vous a envoyé ici, vous me l'avez raconté dans l'ascenseur.

MONSIEUR ESKAR. Allons donc ! J'ai simplement dit qu'il y avait un voyage d'affaires qui se profilait à l'horizon.

MONSIEUR SCHNEYDER. Il m'a parlé de sa boîte.

Un silence.

MONSIEUR ESKAR (*après un temps, citant Kloser pour commencer*). " Qui, établir une relation coût - bénéfice est parfaitement raisonnable. L'examen de combien ça rapporte, combien ça coûte, est parfaitement légitime. ", on a le droit tout de même de le faire, non ? Pas la peine de vous suspecter pour autant de collision avec votre boîte, avec vos partenaires. Je suis venu ici tout seul. J'ai pris moi-même cette décision, partant bien sûr d'un fond décisionnel.

MONSIEUR SCHULZE. Personne ne vous a vraiment suspecté.

MADAME SCHULTZE. Monsieur Kloser non plus.

MONSIEUR ESKAR. Il n'est pas là, de toute façon.

MONSIEUR SCHULZE (*regardant la montre*). Bien sûr qu'il est là.

Scène 4

Pause café. M Schmidt, Mme Schmidt, un peu à l'écart : M Eskar, tout à fait à l'écart : Mme Schneider.

MONSIEUR SCHMIDT. Bon, la chaîne d'erreurs du pilote de la Swiss-Air peut parfaitement se discuter, la chaîne d'erreurs de l'aiguilleur du ciel tout aussi bien, voire, pour être précis, des aiguilleurs du ciel, étant donné qu'ils sont toujours plusieurs à s'y coller, sans oublier la chaîne d'erreur de la logistique, bien sûr, ni celle de la sécurité – non, ne m'interrompez pas !, ensuite, si vous voulez, celle des pompiers et de l'hôpital – mon Dieu, toutes ces mauvaises, ces fausses appréciations carrément, par quel bout que l'on prenne toute l'affaire – en tout cas, il y a eu une accumulation de chaînes d'erreurs, et il y en a encore et toujours, ça ne s'arrête pas, et ça ne s'arrêtera pas tout seul. Bien sûr, on a déjà plus de mal à suivre les chaînes d'erreurs quand elles sont transmises par les médias, et avec les badauds, c'est quasiment impossible, mais je pense qu'il ne faut rien négliger, tout tenter, se rendre compte pour une fois de la façon dont ça continue, se prolonge, comment les chaînes d'erreurs se propagent continuellement jusque dans les plus hautes sphères politiques ! Celles-là, pour l'instant, laissons-les de côté. Ce qui nous intéresse dans l'immédiat, c'est cet élément de décision individuelle, l'instant où tu sais déjà que dans la seconde qui suit, tu auras agi de manière erronée, que tu vas donc agir de manière erronée. Dans ta tête, tu le sais déjà, mais tes mains agissent de façon automatique, tu ne peux pas les arrêter, c'est comme une contrainte. (*Un temps bref.*) C'est bigrement intéressant tout de même ! (*Il dévisage Mme Schmidt qui va réagir.*) Ce penchant pour la catastrophe ! Vous ne connaissez pas ça ? (*Mme Schmidt va encore réagir.*) N'allez pas me dire que c'est à cause de l'entraînement, que c'est à cause de cela qu'il y a les automatisations. Non non, ce n'est pas pour ça qu'il y a les automatisations, c'est-à-dire ce n'est pas comme ça que ça fonctionne. Depuis longtemps, ça fonctionne à l'envers, les automatisations vont dans la mauvaise direction, dans le sens des chaînes d'erreurs, plus même, elles ne fonctionnent plus que selon le principe des chaînes d'erreurs, les automatismes de sécurité se transforment automatiquement en automatismes d'erreurs, pour le dire ici tout haut et net, car j'en ai fait l'expérience ici même. (*Mme Schmidt renonce.*)

Ne me regardez pas comme ça, c'est en tant que programmeur que je vous le dis. En tant que programmeur que je suis toujours, même si je me suis offert un congé sans solde, je vous le dis : quand ça sent le roussi quelque part, quand il y a donc vraiment le feu, il y a forcément des erreurs de commises. Et on n'en reste jamais à ces quelques erreurs isolées. Ces erreurs entraînent d'autres erreurs, une sorte de magnétisme se met en branle au point d'engendrer ces chaînes d'erreurs qui, elles, suivent leur automatisme propre, cet automatisme négatif justement, et pour finir, il s'agit d'un système d'erreurs qui en résulte assez rapidement. Je connais ces processus, je ne les connais que trop, j'ai vu un jour se dérouler autour de moi de telles chaînes d'erreur, l'une après l'autre, me traverser même, jusqu'à ce que ça ne fonctionne tout simplement plus, jusqu'à ce que je ne puisse plus supporter cet état, ce mauvais trip d'erreurs dans lequel, forcément, vous êtes engagé. J'étais pris dans ce moulin à erreurs, je n'arrivais plus à

l'arrêter, jusqu'à me faire totalement dénoyauter, totalement vider...

MADAME SCHMIDT. Mais...

MONSIEUR SCHMIDT. Vous voulez savoir les causes produisant de telles chaînes d'erreurs ? Sérieusement ? C'est pourtant l'évidence ! Je veux dire, c'est tellement clair, pas besoin de se poser des milliers de questions ! Songez seulement au nombre toujours croissant des deadlines, des deadlines de plus en plus impossibles à tenir partout au monde, songez à la suppression permanente de personnel qui s'effectue autour de nous, eh oui, nous en sommes à la suppression permanente de postes, partout on rationalise – on dit avoir comprimé le personnel, pourtant la seule chose à avoir été comprimée est le temps de travail, et la seule chose qui est comprimée parallèlement à la compression du temps de travail, ce sont les chaînes d'erreurs, ces fameuses chaînes d'erreur que l'on voit aujourd'hui apparaître tout autour de nous, tandis que le champ se rétrécit autour de nous, le champ d'action. Seul le réseau des chaînes d'erreurs s'amplifie au point de vous environner totalement, de vous enserrer dans son filet et de vous encoconner, il n'y a plus d'air qui passe et plus moyen de regarder à l'extérieur, d'avoir une vue d'ensemble – et pourtant, on ne fait rien contre, oh non ! Ils continuent de réduire le personnel, de détruire le rythme de travail qui permettrait de produire quelque chose de sensé. L'unique chose qu'il est encore possible de produire, c'est une attaque de panique. Ça oui, ils en sont encore capables. L'attaque de panique. Je vous le dis, moi, c'était l'enchaînement panique total !

MONSIEUR ESKAR (*qui était assis à côté, se levant d'un bond*). Et alors ? Est-ce qu'on arrête de fumer des cigarettes pour autant ? Non, nous n'arrêtons pas de fumer, bien que nous sachions que ce n'est pas bon du tout, que non seulement cela nous fait du mal, mais que cela nuit à nos spermatozoïdes, à nos poumons. Cela conduit " à l'obstruction de nos artères, génère des attaques cardiaques et cérébrales et inflige des dommages considérables aux personnes dans votre environnement " - c'est ce que je lis sur ce paquet. Est-ce que nous arrêtons pour autant de fumer ? Le risque provoqué par la consommation de cigarettes est parfaitement démontré, on nous en avertit sans cesse.

MONSIEUR SCHNEYDER (*interrompant soudain, de derrière*). Je ne fume pas, moi...

MONSIEUR ESKAR (*parlant de plus en plus fort*). Bien sûr que vous le faites, au sens figuré. Pour une fois, moi aussi j'utilise un exemple.

MONSIEUR SCHNEYDER. ..et je fais du sport.

MONSIEUR ESKAR (*criant*). Et malgré tout cela, avons-nous peur des cigarettes ? Eh bien, en avons-nous peur ? Non, nous n'en

avons pas peur, c'est moi qui vous le dis, nous n'en avons pas peur !

ACTE II Deuxième journée de stage. Fumoir, salle à manger.

Scène 1

*M Schulze, Mme Schultze, quel que part, face au public :
Mme Schneider.*

MADAME SCHULTZE. C'est Jeanne Scharbo qui passe là-bas.

MONSIEUR SCHULZE. Et là-bas, Steevie.

MADAME SCHULTZE. Ils portent des vêtements si bizarres.

MONSIEUR SCHULZE. Ils ont l'air si étrange.

MADAME SCHULTZE. Je savais bien qu'autrefois, c'était un endroit pour faire du shopping.

MONSIEUR SCHULZE. Les coiffures, je ne sais pas, elles ne sont plus raccord.

MADAME SCHULTZE. Tiens ! Christine Korente !

MONSIEUR SCHULZE. Et Daniel Fuko.

MADAME SCHULTZE. Eux aussi c'est pour perdre leurs angoisses ?

MONSIEUR SCHULZE. Évidemment, ils ne seraient pas là sinon.

MADAME SCHULTZE. Tu crois qu'on aura le droit de les regarder ici perdre leurs angoisses ?

MONSIEUR SCHULZE. Pour qu'après, elles traînent partout.

MADAME SCHULTZE. Pas n'importe quelles angoisses.

MONSIEUR SCHULZE. Non. Les angoisses de Jeanne Scharbo.

MADAME SCHULTZE. Et de Steevie !

MONSIEUR SCHULZE. Sans oublier Christine Korente et Daniel Fuko.

MADAME SCHULTZE. Et cet entraîneur de foot, c'était comment déjà, son nom ?

MONSIEUR SCHULZE. C'est vrai, lui aussi en est maintenant.

MADAME SCHULTZE. Nous regardons Steevie perdre son angoisse.

MONSIEUR SCHULZE. Et Jeanne Scharbo devenir moins angoissée.

MADAME SCHULTZE. On y travaille tous, sans relâche.

MONSIEUR SCHULZE. Simplement, nous n'aimons pas trop l'avouer.

MADAME SCHULTZE. Dieu merci, ça a changé.

MONSIEUR SCHULZE. Oui, aujourd'hui nous sommes parfaitement capables de le montrer.

MADAME SCHULTZE. Ah, si seulement j'avais ma caméra sur moi.

MONSIEUR SCHULZE. Moi, avec mon portable, je peux tout à fait –
Il allume son portable, va se mettre à filmer.

MONSIEUR ESKAR (*entrant en trombe*). Vous avez éteint vos portables ? Pour l'amour du ciel, éteignez vos portables ! Vous savez très bien qu'ici, nous n'avons pas le droit.

MONSIEUR SCHULZE. Vous êtes sans doute encore motivé à mort aujourd'hui.

MADAME SCHULTZE. Conflé à bloc !

MONSIEUR ESKAR (*heureux*). Il y a quelqu'un qui est en train de comprendre ma structure d'évitement, quelqu'un qui s'attaque à mon armure. Quelqu'un veut savoir pourquoi je – enfin bon, quelqu'un me dit de ne pas tout le temps penser à l'éclatement d'un pneu, à une panne de système, à un arrêt subite du système ou à des turbines qui explosent. Quelqu'un me fragmente et me recompose, non pas avec des arrière-pensées profitables à l'entreprise, mais parce que c'est de moi qu'il s'agit. De moi, personnellement ! Quelqu'un est en train de me rafistoler. Ce n'est pas de ma boîte qu'il est question, c'est-à-dire de la boîte pour laquelle je travaille. Quelqu'un se creuse la tête à mon sujet et me fait subir des choses ! Quelque chose qui agit en moi et qu'il faut dénoncer, un processus intérieur qui est à mettre à mon actif. Eh oui, ça parle en moi, ma névrose me parle en son jargon particulier et primitif, elle veut se faire entendre d'un vis-à-vis, d'un au-delà de moi. (*Un temps. Il baisse la voix.*)

Il dit que je suis en état d'hyper-ventilation, alors que ce n'est pas vrai. Peu importe, l'essentiel est qu'il est question de moi. Il dit que j'ai honte. (*Un temps bref, puis de nouveau à voix haute.*)

Eh oui, tous les autres en sont capables, et moi je n'en suis pas capable. Tout le monde monte dans ces appareils, moi je ne monte pas dans ces appareils. J'ai encore mes entraves aux pieds. Ah, j'aurais tant aimé ôter ces entraves et monter

dans cet appareil, seulement moi, je ne le fais pas. Au lieu de quoi, de grosses gouttes de sueur froide sur mon visage, et ma respiration qui cesse, eh oui, ma respiration cesse complètement dans ce type de situation.

“ Allez, respirez ”, tout le monde me le dit, “ juste pour rire, allez ! ”, et “ Allez, essayez pour voir, mais sans exagérer comme toujours. ” Seulement, l’air ne prend pas le bon chemin, il fait demi-tour trop vite, juste avant d’arriver aux lobes du poumon, il fait demi-tour, comme s’il ne voulait pas y pénétrer, comme si je le dégoûtais. Pour être précis, il ne s’engage même pas dans ma gorge, il reste suspendu au-dessus de moi. Et on me redit que j’exagère avec la respiration. Puis ils fourrent ma tête à nouveau dans un sac de papier, j’ai pas envie d’avoir un sac de papier sur la tête, rien à faire, il faut réduire la teneur en oxygène car je suis encore en état d’hyper-ventilation.

(La suite comme un dialogue qu’il aurait avec le directeur du stage.)

- Eh oui, je connais, je suis assis avec un sac de papier sur la tête et je n’arrive pas à respirer.
- Et vous commencez à tout remuer dans votre tête.
- Non, je ne remue pas tout dans ma tête, je n’arrive pas à respirer.
- Vous remuez tout dans votre tête.
- Pas du tout !
- Vous remettez votre vie en question.
- Non.
- Toute votre vie. Vous ne devriez pas.
- Je pense plutôt que mon cœur ne tiendra plus longtemps.
- Bien sûr, vous vous raccrochez à des schémas comportementaux traditionnels, et savez-vous pourquoi ? Vous êtes mal calibré, c’est-à-dire vous interprétez mal la situation parce que c’est cela que vous avez appris. Ça, c’est la mauvaise nouvelle.
- Je suis assis là et je n’arrive pas à respirer ! Mon pouls bat la chamade, mes mains dégoulinent de sueur froide.
- La bonne : vous pouvez à présent dire adieu à ces schémas comportementaux traditionnels.
- Je n’arrive toujours pas à respirer !
- Vous n’embrassez pas l’étendue de vos problèmes.
- J’arrive pas à respirer, merde, enlevez ce sac de papier !
- Il vous faut apprendre à embrasser vos problèmes, et vous arriverez à respirer. Vous ne voulez pas vraiment parler de vos angoisses, mais il faut parler de vos angoisses, vous devez faire face à vos angoisses, n’évitez pas ce regard vers l’intérieur, surtout n’évitez pas ce regard.
- *(Hal et ant)* Ça s’améliore petit à petit.
- À ce que je vois, vous ne voulez pas parler de vos angoisses.
- *(Hal et ant plus fort)* Je respire presque normalement.
- Je ne comprends pas le fond de votre problème.
- *(Hal et ant plus fort encore)* Je vais bien à nouveau.
(Il s’effondre.)

M Schmidt, Mme Schmidt et M Schneyder entrent.

MONSIEUR SCHNEYDER. Eh bien aujourd'hui, on va passer à la casserole.

MADAME SCHMIDT. Déjà ? Je croyais que c'était demain que commençait la partie pratique.

MONSIEUR SCHNEYDER. Elle a été avancée à ce soir.

MADAME SCHMIDT. Avancée ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Par mesure de sécurité. (*Il rit.*)

MADAME SCHMIDT. Mbi, je ne monterai pas dans un truc comme ça. Quoi qu'il puisse dire des lois fondamentales de la physique, des systèmes complémentaires et de règlements en cas de panne.

MONSIEUR SCHMIDT. Madame Schmidt, vous le savez, ce soir l'heure de vérité sonnera.

Scène 2

Séquence chuchotée de Schmidt et Schmidt.

MONSIEUR SCHMIDT. Alors que nous ne lui avons encore rien dit aujourd'hui, au sujet des pannes de système.

MADAME SCHMIDT. C'est vrai. Mon histoire des ciseaux à ongles, je n'ai pas pu la placer non plus.

MONSIEUR SCHMIDT. Des ciseaux à ongles ?

MADAME SCHMIDT. Eh bien, les ciseaux à ongles que j'emporte toujours avec moi, dans les bagages à main par exemple. Je réussis toujours à passer.

MONSIEUR SCHMIDT. Volontairement ?

MADAME SCHMIDT. Bien sûr, volontairement. Pour savoir si les contrôles de sécurité fonctionnent.

MONSIEUR SCHMIDT. Et alors ?

MADAME SCHMIDT. Vous savez, ils peuvent raconter ce qu'ils veulent, ici. En général, je fais ce genre de choses trois fois par semaine.

MONSIEUR SCHMIDT. Vous prenez l'avion trois fois par semaine ?

*Mme Schmidt ne dit rien.
M Schmidt ne dit rien non plus.*

MADAME SCHM DT. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'au cours de ma vie, j'ai passé plus de ciseaux à ongles dans ces appareils que vous et moi ne pourrions souhaiter ou même imaginer. Si vous voulez, j'ai introduit des arsenaux complets dans les avions, personne ne m'a jamais arrêtée. Pire, personne n'a jamais rien remarqué, ni dans l'appareil, ni à l'embarquement, et encore moins au contrôle des bagages à main.

MONSIEUR SCHM DT. Vous voulez dire que volontairement -

MADAME SCHM DT. Ces impairs de la sécurité qu'il me faut constater quotidiennement ! Ces traîne-savates de la sécurité ! Je parle au masculin et au féminin. Assis là, à bavasser tranquillement de ci, de ça, je veux dire qu'ils discutent sans même regarder vraiment, ils appuient sur leur petit bouton qui entraîne les sacs, jettent un petit coup d'œil sur leur écran de contrôle et continuent de bavasser. Tant que des gens comme ça sont responsables de notre sécurité, ça ne peut tout simplement pas fonctionner. Si j'étais leur chef, moi j'organiserais ça tout autrement, je rendrais impossible cet état de choses. Mbi à leur tête, finie la rigolade - c'est l'affaire des chefs après tout, c'est une question d'encadrement du personnel. Je vous le dis, moi, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans nos concepts de sécurité, à commencer par le personnel. La question de la sécurité est aussi une question du personnel !

MONSIEUR SCHM DT. Cela dit -

MADAME SCHM DT. Ils bavassent. Jettent tout juste un petit coup d'œil sur ce qui glisse à travers le scan, ils ne vous accordent leur attention que par hasard. La plupart du temps, ils parlent de foot ou ils cassent du sucre sur le dos de leurs collègues, jamais remarqué ?

MONSIEUR SCHM DT. Cela dit, comment -

MADAME SCHM DT. Quoi qu'il en soit, un jour j'ai posé la question. J'avais envie de savoir. Je voulais aller au fond des choses. Au guichet d'enregistrement, j'ai donc un jour posé la question. On m'a répondu de la manière la plus lapidaire : " Il n'y en a pas besoin pour les vols intérieurs en Allemagne. " Qu'est-ce qui différencie les vols intérieurs des vols internationaux, je vous le demande un peu ? On est pareillement assis dans un avion qui peut s'écraser.

M Schmidt ne connaît pas non plus la réponse.

Je ne vais pas me promener toute ma vie avec des ciseaux à ongles dans les avions, vous comprenez, dans l'espoir qu'un jour, on s'en aperçoive !

M Schmidt comprend.

Un certain temps. Puis subitement :

MONSIEUR SCHMIDT. J'avoue que moi aussi, j'ai songé à l'autodéfense.

MADAME SCHMIDT. Oui, bien sûr, c'est ce qu'ils font.

MONSIEUR SCHMIDT. Mais je ne l'applique pas.

MADAME SCHMIDT. Pas encore.

MONSIEUR SCHMIDT. Pas encore.

M Eskar et M Schneyder entrent, suivis de Mme Schneider.

MONSIEUR SCHNEYDER. Ce ne sont pas de vrais enfants.

MONSIEUR ESKAR. Quoi d'autre ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Eh bien, d'après leur âge je dirais...

MONSIEUR ESKAR. Mais d'après leur apparence !

MONSIEUR SCHNEYDER. D'après leur apparence, encore moins...

MADAME SCHMIDT. Quels enfants ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Ce ne sont pas des enfants.

MONSIEUR ESKAR. Vous ne les avez pas vus, de l'autre côté du couloir ?

MADAME SCHMIDT. Où ça ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Eh bien, là-bas.

MONSIEUR SCHMIDT. Allons bon, de nos jours il est impossible de savoir si ce sont des enfants ou non.

MONSIEUR ESKAR. C'est ce que je dis.

MONSIEUR SCHNEYDER. Bien sûr qu'on le sait.

Les Schulze les rejoignent.

MONSIEUR SCHULZE. Où y a-t-il des enfants ici ?

M Schneyder gémit.

MADAME SCHULTZE. Mais oui, on n'a pas encore vu ces enfants.

MONSIEUR ESKAR. Je vais vous les montrer.

MONSIEUR SCHNEYDER. Je vais vous démontrer que ce ne sont pas des enfants.

Tous sortent. M et Mme Schmidt ainsi que Mme Schneider restent.

MADAME SCHM DT (*se relançant*). Le fait est que je veux garder la maîtrise de tout, je ne peux pas nier. J'ai la manie du contrôle, on me l'a dit plusieurs fois déjà, pas seulement monsieur Kloser. En me dirigeant par exemple vers un avion, je garde la maîtrise. J'observe tout, j'enregistre tout, je perçois le moindre mouvement dans l'espace, par exemple la manière dont les volets bougent, dehors, sur les ailes. J'observe les hôtesse au travail, pour voir si elles le font convenablement, si elles répondent par exemple aux consignes du poste de pilotage ou de la part des passagers. Il y en a qui réagissent à peine. J'écoute les annonces radio pour repérer du moindre indice, tout ce qui aurait un rapport avec une catastrophe aérienne, une information quelconque sur une éventuelle situation d'exception. Je sais, je sais, je devrais plutôt m'occuper de ma respiration et de l'absorption de liquide, mais pas trop non plus, sinon je me bloque. On a vite fait de se bloquer sur son corps dans ce genre de situation, et la fameuse rigidité cadavérique n'est plus bien loin. Non, se bloquer sur le corps, ce n'est pas bon non plus, car tout d'un coup, je ressens un à un tous mes organes. Tout d'un coup, je ressens un à un tous mes organes, la façon qu'ils ont de ne plus communiquer entre eux mais d'agir individuellement, de partir chacun de son côté pour ainsi dire...

MONSIEUR SCHM DT. Non, il ne faut pas se bloquer sur son corps, ce n'est pas bon, car dans cet état on reçoit en permanence trop d'informations, et on n'est plus capable de traiter ces informations. S'ensuivent alors les interprétations erronées...

MADAME SCHM DT. Bon, qu'est-ce qu'on fait alors ?

MONSIEUR SCHM DT. Vous l'avez entendu : se mettre en mouvement. Dans la mesure où c'est possible. Moi, par exemple, je me dis : je peux sentir les accoudoirs de mon siège, je peux m'y cramponner, je me dis : je peux me pencher en avant, je peux tendre les muscles et sentir les accoudoirs de mon siège, mais je suis bien obligé d'avouer qu'en principe, dans ce cas, je ne sens plus rien.

MADAME SCHM DT. Et nous voilà revenus à cette rigidité cadavérique qui risque de vous atteindre si on ne vous donne pas une vue d'ensemble de la situation, c'est-à-dire j'ai -

MADAME SCHNEIDER (*les interrompant*). Excusez-moi, moi c'est toujours mon entreprise qui me vient à l'esprit, c'est-à-dire que dans ma tête, il n'y a jamais rien d'autre qui émerge.

MONSIEUR SCHM DT. Elle a dit une phrase complète !

MADAME SCHM DT. C'est faux.

MONSIEUR SCHMIDT. Comment ça, faux ?

MADAME SCHMIDT. Vous ne vous rendez pas compte ? Elle voulait dire une phrase tout autre, elle voulait dire qu'elle n'arrivait pas à se concentrer. (*Un temps bref.*) Quoi qu'il en soit, on en était à la rigidité cadavérique – vous avez fait l'expérience vous-même avec quelle rapidité elle vous tombait dessus.

MONSIEUR SCHMIDT. Oui ...

MADAME SCHMIDT. Et c'est pas demain la veille que quel qu'un vous en sortira, c'est-à-dire il n'y a pas d'issue rapide puisque ce n'est pas un champ partiel, la rigidité cadavérique vous saisit toujours en entier. C'est la totalité des organes qui ne communiquent plus les uns avec les autres, aucun ne se retient pour rester un petit peu disponible pour le dialogue...

M Schneider et monsieur Eskar ainsi que les Schulze reviennent.

MADAME SCHNEIDER. Je... (*Mme Schneider s'interrompt et ne dit plus rien.*)

MONSIEUR SCHMIDT (*à M Schneider*). D'abord, elle a dit toute une phrase.

MONSIEUR ESKAR. Non ! ?

MONSIEUR SCHNEIDER. Madame Schneider, avez-vous fini de compter tous les peuples ?

*Mme Schneider ne dit rien.
Mme Schneider, de nouveau, ne dit rien.
Mme Schneider ne dit toujours rien.*

Scène 3

Messieurs Eskar et Schmidt, seuls.

MONSIEUR ESKAR. Vous vous êtes sans doute rendu compte vous aussi du temps qu'on vient de gaspiller ?

MONSIEUR SCHMIDT. Il faudra plus précisément définir nos objectifs.

MONSIEUR ESKAR. Oui, mais les autres n'y mettent pas assez de cœur.

M Schmidt ne dit rien.

Vous aussi, vous êtes envoyé par l'entreprise, je veux dire pas envoyé par l'entreprise, mais dans le sens où – (*Il s'embrouille.*)

Monsieur Kloser non plus n'aimerait pas qu'on s'acharne sur quel qu'un.

MONSIEUR SCHMIDT. Je n'en suis pas si sûr, moi.

Un silence.

MONSIEUR ESKAR. Ce que je veux dire, c'est que vous aussi, vous avez buté. Je le vois bien. Vous avez buté pendant un moment, jusqu'à vous transformer en butoir, et ce sont les autres qui butent sur vous maintenant. Allez, avouez-le. Vous aussi, vous êtes une sorte de butée, quel qu'un qui empêche, qui bloque.

MONSIEUR SCHMIDT. Je ne vois pas ça de manière aussi étroite, comme si rien ne bougeait plus. C'est vrai, je ne fonce plus pour juste faire une pause de temps à autre, je ne fais plus un truc après l'autre, je ne fais plus rien du tout maintenant. Et ça n'a pas de sens de m'envoyer un quelconque Steve Ballmer pour me motiver, car, au sens strict de l'économie de l'entreprise, je n'existe même plus. Non, je n'écris plus de programme, vous l'avez parfaitement bien compris.

Un silence.

MONSIEUR ESKAR. Et pourtant. Vous ne voudriez pourtant pas – (*Observant soudain les Schulze qui traversent la pièce.*) J'aimerais bien savoir qui ils sont, ceux-là !

MONSIEUR SCHMIDT (*soulagé en voyant apparemment surgir le directeur du stage*). Ah, quand on parle du diable...

M Schmidt sort. M Eskar, après un instant, plein de zèle, le suit.

Scène 4

Dans la salle du stage.

MONSIEUR SCHULZE. C'était évident qu'il allait lui mettre la pression, à celle-là.

MADAME SCHULTZE. C'était évident qu'il n'était pas très content.

MONSIEUR SCHULZE. C'est que rien ne progresse.

MADAME SCHULTZE. Rien ne progresse ici, rien du tout.

MONSIEUR SCHNEYDER. "Participation", "participation", quand j'entends ça ! S'il répète encore une fois "J'ai besoin de votre participation", je fais un massacre. Enfin, qui est-ce qui a payé 900 euros ? Mbi, oui ou non ?! J'attends quelque chose en retour. Je le considère comme mon prestataire de service, et non l'inverse. C'est lui qui m'est redevable de quelque chose, pas moi. Je suis venu ici parce que je veux qu'on élimine certains troubles, les voici-je éliminés ? Non, je n'en vois aucun soit éliminé!

MADAME SCHMIDT. Alors dites-le lui !

MONSIEUR SCHMIDT. Oui, dites-le lui à lui !

MONSIEUR SCHNEYDER. C'est ce que je finirai par faire, vous pouvez mettre votre main au feu.

MONSIEUR ESKAR. Alors il vous dira qu'avec une attitude pareille, vous n'irez pas loin, que l'attitude juste vous fait défaut. Vous savez bien par vous-même que ça ne fonctionne pas comme ça, qu'il faut dans ce domaine une certaine prédisposition à accomplir les choses soi-même. À faire des pas.

Un silence.

MONSIEUR SCHMIDT. Écoutez, moi non plus je n'aime pas quand on réclame sans arrêt ma participation.

MONSIEUR ESKAR (*se relançant*). Cela dit en passant, quant à la somme que vous dites, ce n'est pas non plus une fortune. Savez-vous qui c'est ? Non, probablement vous ne le savez pas. Savez-vous combien quelqu'un comme lui vaut normalement ? Je ne suis pas si sûr que vous l'ayez vraiment payé. Que vous puissiez vraiment le payer. Non, vous êtes co-financé, au même titre que nous autres ici, vous êtes co-financé et pré-financé, eh oui, vous êtes ici en tant qu'être pré-financé.

MADAME SCHNEIDER. Où -

MADAME SCHMIDT. Où il est parti, là ? Pas la moindre idée. Il sera sans doute de retour dans un instant. Il est allé chercher l'expert, notre expert en sécurité, qui ne va pas tarder à nous parler.

MONSIEUR ESKAR. J'ai même une vague idée qui vous a co-financé ou pré-financé ou financé tout court. J'ai pris mes renseignements sur vous.

MONSIEUR SCHNEYDER (*riant*). Sur moi ?

MONSIEUR ESKAR. Oui, je suis au courant. (*Il s'interrompt, avance et d'un regard angoissé, fixe le public. Les autres le suivent et fixent eux aussi le public d'un regard angoissé.*)

Scène 5

Pause cigarette.

MADAME SCHMIDT. Vous avez dérapé, Monsieur Eskar.

MONSIEUR ESKAR. Je n'ai pas du tout dérapé.

MONSIEUR SCHMIDT. Vous avez même pas mal dérapé.

MADAME SCHMIDT. Tout au moins, vous étiez sur la mauvaise piste.

MONSIEUR ESKAR. Comment ça ?

MADAME SCHMIDT. Vous les avez pris pour des enfants.

MONSIEUR ESKAR. Ce sont des enfants.

MONSIEUR SCHMIDT. Ils sont pas mal shootés à la testostérone, vos enfants.

MONSIEUR SCHNEYDER. C'est ce que j'ai dit tout de suite, ce sont des machines de combat. C'est un véritable enfer de testostérone à côté là.

MADAME SCHMIDT. Il ne manque plus que les péripatéticiennes qui débarquent.

MONSIEUR SCHNEYDER. Et alors ? Serait-ce bien ou mal ? (*Un temps.*) Allons bon, on n'est plus prudes à ce point nous autres, ne me regardez pas comme ça, tout le monde sait très bien ce qui se passe dans ce genre de fête.

MADAME SCHMIDT. Quel genre de fête ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Mbi, depuis le tout début, j'ai pensé que c'était une fête d'entreprise.

MADAME SCHNEYDER. Mbi en tout cas...

MADAME SCHMIDT. Mais vous n'êtes pas obligée. Vous n'êtes pas obligée d'aller là-bas, personne ne vous force. Incroyable ce qu'on nous colle en face, là. Cela dit, à mon sens, il s'agit d'un cliché.

MONSIEUR SCHNEYDER. Quoi donc ?

MADAME SCHMIDT. Qu'à la moindre affaire qui se conclut, une ribambelle de péripatéticiennes viennent s'affairer. (*Elle*

éclate de rire, amusée par la formulation qu'elle vient de trouver.) Une ribambelle de péripatéticiennes !

Personne d'autre ne rit.

Puis un silence.

Final ement, M Schneyder reprend.

MONSIEUR SCHNEYDER. Bon, j'ai licencié des femmes, mais c'était mon boulot. Pas depuis le début. D'abord, j'étais dans le contrôle, puis après je suis passé aux filiales et là, j'ai licencié des femmes, du fait que l'entreprise pour laquelle je bossais n'embauchait que des femmes. Pour les points de vente, je veux dire. C'était une chaîne de droguerie. Je l'ai fait. Pour ça, ils envoient les tout jeunes, parce qu'évidemment, on n'y récolte que des ennuis. Des problèmes. Et si vous vous dites que les méthodes de management sont rudes, vous vous trompez sur toute la ligne, ce n'étaient pas les méthodes qui étaient rudes mais plutôt l'idée fixe des directeurs, un duo totalement frappé – ils avaient l'idée fixe que par les renvois, les choses allaient progresser. À savoir que les gens se laisseraient davantage exploiter en voyant qu'on n'y allait pas par quatre chemins. Je ne sais pas trop qui leur a donné cette idée, pas moi en tout cas. Elle a eu un effet boomerang, leur idée, pour moi aussi hélas. D'abord, toute cette misère m'a rendu fou de rage, mais un beau jour, je me suis pris au trip du salopard, eh oui, quand tu fais ce genre de chose pendant quelque temps, un jour tu te découvres un salopard comme jamais tu n'aurais supposé pouvoir en être un. Une perte d'humanité ou de compassion, enfin bon, en tout cas, il n'y en avait plus trace. Dans la vie privée non plus. Alors je me suis dit : lâche les manettes, descends du train. Un jour je me suis rendu à l'évidence qu'il fallait que je change de boulot, ne serait-ce que pour des raisons de carrière. Ça n'avancait plus du tout, il n'y avait aucune chance d'évoluer. J'ai donc largué le boulot, j'ai mis un terme à ce chapitre. C'est du moins ce que je m'étais imaginé. Dans ma nouvelle boîte, au début j'avais l'impression que là, au moins, régnaient les lois du marché, c'est-à-dire que la production était considérée positivement. Penses-tu ! De Charybde en Scylla, je ne vous dis que ça. C'était moins à cause des patrons, mais à cause de la situation de l'équipe. Une équipe épouvantable, pour le dire d'emblée. D'abord je me disais : bon, c'est des barjots, ou c'est une équipe très rodée. Le genre de chose qu'on se dit quand on ne percuté absolument pas. En fait, depuis le début, c'était évident : du mobbing. On n'y faisait pratiquement rien d'autre. Les gens étaient uniquement occupés à s'acharner les uns contre les autres. Après un laps de temps extrêmement bref, mon échelle de carrière n'était plus du tout là où je l'avais posée. J'étais d'humeur de plus en plus maussade, de mauvaise humeur franchement. En fait, je ne pensais plus qu'au sport que j'avais envie de faire et que je n'avais plus le temps de pratiquer, à force de trimmer. Puis un beau jour j'ai commencé à piger. Il fallait que j'agisse, que j'agisse vraiment. Et j'ai agi. C'est-à-dire je suis devenu franchement

dégueulasse. Eh oui, je peux l'être, quand on me cherche, tout ça peut paraître un peu confus de prime abord, mais lorsque les vagues se lissent, moi je suis encore là, debout, et les autres peuvent aller se rhabiller je ne sais où, mais loin, très loin de moi. Eh oui, dans ce genre de situation, je déploie mes qualités les plus intimes ce qui, comme on l'imagine aisément, n'a pas échappé bien longtemps au sommet de l'entreprise. Et tout d'un coup, voilà que ça recommence avec les licenciements. Sur des bases plus larges. Il y avait des hommes aussi, cette fois. Parfois je pouvais me dire : des renvois quasiment obligés par la situation de la boîte. Il n'empêche, après un certain temps, ça me faisait – et me fait toujours – le même effet. Eh oui, j'en suis encore là et ça ne progresse pas. Et quand j'entends dire ici qu'il faut définir des objectifs, par exemple un objectif de carrière précis, tout ce que je peux dire c'est que moi, un jour, je n'aurai plus envie de faire ça, que d'autres le fassent, et moi, je les regarde faire.

MADAME SCHMIDT. Il ne s'agit pas de vos objectifs de carrière ici.

MONSIEUR SCHMIDT. Arrêtez avec vos saloperies.

MONSIEUR ESKAR. Oui, abrégez votre comportement dégueulasse.

MONSIEUR SCHNEYDER. Vous voulez que j'abrège mon comportement dégueulasse ? Moi qui l'ai mis en œuvre justement pour des raisons d'économie de temps. Mon comportement dégueulasse dont découle l'unique terreau fertile pour de bons résultats économiques de l'entreprise, pour une méthode orientée vers -

MADAME SCHULTZE. Quel vantard.

MONSIEUR SCHULZE. Le numéro qu'il se croit encore obligé de nous faire !

MADAME SCHULTZE. Comme s'il était le seul capable ici de licencier des femmes.

MONSIEUR SCHULZE. Il croit sans doute être le seul ici.

MADAME SCHULTZE. Oui, il se croit sans doute le seul ici capable de faire ça.

MADAME SCHNEIDER (*rêveuse*). Moi, ça m'a bien plu.

Tous la regardent, étonnés. Tous sortent. Mme Schneider reste en arrière.

MADAME SCHNEIDER. Excusez-moi, ma boîte est encore en train de me tomber sur la tête. Apparemment, même ici je reste ce nuisible à la communication que là-bas aussi, on ne cessait de virer. Monsieur Schneyder a donc un ~~no~~id de réussite coincé dans la gorge, qui le démange énormément. Moi aussi,

j'ai un nœud de réussite coincé dans la gorge, seulement en sens inverse. En principe, nous pourrions nous mettre ensemble, ce qui naturellement ne se produira pas.

Je comprends qu'on n'aime pas m'écouter, puisque j'ai un nœud de réussite coincé dans la gorge qui ne bouge pas. Ni vers le haut, ni vers le bas. Il ne veut ni monter, ni descendre. Il n'a sans doute pas envie que je le digère, il n'a pas envie d'être le terreau fertile où ce poème – que mon travail n'est pas – se déclame. Il est carrément une entrave à la production. Non seulement il m'empêche de travailler, non seulement il m'empêche de parler, il me juge.

Alors que le sien est tout le temps en train de sautiller, je l'ai très bien vu, une pomme d'Adam qui favorise l'efficacité de la déglutition – ah, si seulement je pouvais taper dans l'œil de monsieur Schneyder, il m'engloutirait moi aussi -

Je comprends qu'on n'aime pas m'écouter, j'aimerais pourtant moi aussi, pour une fois, dire quelque chose. Oui, je comprends que vous n'aimerez pas m'écouter, c'est bien trop compliqué ce que j'ai à dire, et c'est à peine compréhensible. Alors que c'est justement ça qui aujourd'hui importe : l'absolue intelligibilité.

Mais l'absolue intelligibilité fait rage sur mon dos, elle ne s'y repose pas le moins du monde, non, elle est en perpétuel mouvement –

Ne me comprenez pas mal, je prends plaisir ici, je suis volontiers - je ferai volontiers - ça ne m'embête pas, bien au contraire ! Vous entendez ! Votre opinion compte énormément pour moi, croyez-moi ! Non, restez là ! Croyez-moi !

ACTE III La troisième journée. Salle de stage.

Scène 1

Dans la salle du stage. Tous, exceptés M et Mme Schultze.

MADAME SCHMIDT. Qui aurait imaginé qu'il réagirait comme ça.

MONSIEUR SCHNEYDER. On serait tenté de dire : sur-réagirait.

MADAME SCHMIDT. Mbi, je ne l'en aurais pas cru capable.

MONSIEUR SCHMIDT. De quoi ? De sortir comme ça, point barre ?

MONSIEUR ESKAR. Et de nous planter là.

MONSIEUR SCHNEYDER. Il était agacé, c'est tout.

MONSIEUR ESKAR. C'est compréhensible.

Un silence.

MADAME SCHMIDT. Faut dire qu'ils font du bruit aussi.

MONSIEUR SCHMIDT. Beaucoup de bruit.

MONSIEUR SCHNEYDER. Si ça vous dérange, vous n'avez qu'à aller les trouver.

MONSIEUR ESKAR. Comment ? Les enfants ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Ce ne sont pas des enfants.

MONSIEUR ESKAR. Essayons de nous concentrer un peu. Monsieur Klooser sera de retour dans un instant.

MONSIEUR SCHNEYDER. Essayons de nous concentrer sur cet espace ici, nous n'avons que trop parlé des espaces annexes. Privilégions celui-ci, pour une fois.

Tous le regardent, étonnés.

MADAME SCHMIDT (*après un temps*). On pourrait évidemment aller les trouver et leur demander de faire un peu moins de bruit.

MONSIEUR SCHNEYDER. Je vous l'ai dit, si ça vous dérange, allez-y, moi ça ne me dérange pas. Je les entends à peine.

MADAME SCHMIDT. Vous ne les entendez pas ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Je les entends à peine du fait que je suis concentré sur cet espace-ci, et j'aimerais que vous le soyez également.

MADAME SCHMIDT. Quel changement de ton, de votre part.

MONSIEUR SCHNEYDER. Pour ma part, en ce qui me concerne, j'aimerais mener la chose à son terme ici.

MONSIEUR ESKAR. Oui, exactement. Car c'est notre temps aussi qui se perd, vous vous rappelez ? Non, vous ne vous rappelez pas, vous avez pratiquement oublié, on est si bien ici. Vous n'avez sans doute rien de mieux à faire. M. je vous dis : j'ai mieux à faire, et monsieur Kloser a parfaitement raison de s'énerver un petit peu, lui aussi probablement a mieux à faire que de s'occuper de nous encore et encore.

M. Schneider avance un peu vers Mme Schneider qui semble le regarder fixement alors qu'en réalité, elle regarde le public.

MONSIEUR SCHNEYDER. Ne me regardez pas comme ça, Madame Schneider, allons, je ne vais pas vous frapper. Ah, ce n'est pas moi que vous voyez, votre regard passe encore à côté de moi – comme si c'était possible – vous regardez encore l'extérieur. Vous comptez toujours les people ? Alors, ils sont tous là ?

Mme Schneider va dire quelque chose.

MADAME SCHMIDT. Elle dit qu'elle était aussi dans les ressources humaines.

MONSIEUR SCHMIDT. Comment ça, " aussi " ?

MADAME SCHMIDT. Elle dit qu'elle en connaît un rayon. Mais elle avait été obligée de bousculer ces ressources humaines ou plutôt ce sont les ressources humaines qui l'ont bousculée au point de ne plus pouvoir bouger. De ne plus pouvoir sortir de la maison, de ne plus pouvoir parler. Elle ne sait toujours pas pourquoi elle ne peut plus parler, alors que les ressources humaines ont fini depuis belle lurette de la bousculer, alors que les ressources humaines ont fini de la diriger depuis longtemps.

MONSIEUR SCHMIDT. C'est ce qu'elle dit ?

MADAME SCHMIDT. Elle dit qu'elle ignore totalement pourquoi elle doit se soumettre à ce processus de contrôle, pourquoi il faut attirer l'attention de sa famille sur elle alors qu'elle n'est absolument pas présente, vu qu'au sens familial du terme, elle est gommée, eh oui, pas seulement une ligne gommée sur la carte générale des activités professionnelles, mais aussi une ligne gommée sur la carte générale du planning familial puisqu'elle ne -

MONSIEUR SCHMIDT. Madame Schmidt !

MADAME SCHMIDT. – puisqu'elle ne peut plus être productive au plan biologique, ne peut plus se sentir active puisqu'il est impossible de produire un surplus dans ses cellules, pas de plus-value à écrémer sous forme de compagnie enfantine, de

cohésion enfantine, de pelote d'enfants que l'on peut poser devant le tribunal familial général et dire : eh oui, moi aussi, j'ai vécu ! Vous le savez bien : de nos jours, un tribunal d'entreprise se constitue bien vite, et bien vite se constitue aussi un tribunal familial, entre lesquels, en tant que femme, on est obligée de penduler. C'est ce qu'elle a fait, sagement, mené une existence de balancier, foncé carrément de l'un à l'autre et retour, pendant des années, mais à un moment donné, le balancier ne pendulait plus, il s'est interrompu dans son mouvement, suspendu en l'air, suspendu dans son visage -

MONSIEUR ESKAR. Madame Schmidt, c'est de vous que vous parlez !

MONSIEUR SCHMIDT. Vous n'êtes pas obligée.

MADAME SCHMIDT. Pas du tout.

MONSIEUR SCHNEYDER. Mais si, c'est ce que vous faites.

MONSIEUR ESKAR. Vous avez perdu votre contrôle.

MONSIEUR SCHMIDT. Personne ne vous y oblige.

MADAME SCHMIDT (*troublée*). Non ? (*Elle reste perplexe pendant un moment, puis soudain, avec agressivité, à Mme Schneider.*) Franchement, Madame Schneider, faites un petit effort sur vous-même, voulez-vous ? Vous pourriez faire un petit effort ici, est-ce que ce serait envisageable ?

MONSIEUR ESKAR. Chuuut, Monsieur Kloser arrive !

MONSIEUR SCHNEYDER (*singant M Eskar*). Oui, chuuut !

M Eskar se précipite vers la sortie.

MONSIEUR ESKAR (*déçu*). Ce n'est pas monsieur Kloser, ce n'est que les Schulze. (*Aux Schulze qu'on n'aperçoit pas encore.*) Où étiez-vous fourrés ? Vous êtes drôlement en retard. Vous avez du pot, Kloser est encore reparti.

Les Schulze entrent, on se rend compte qu'ils ne s'intéressent pas à M Eskar.

Scène 2

Les Schulze et une séquence chuchotée entre les Schmidt.

MADAME SCHULTZE (*gémissant*). Il est de plus en plus difficile de trouver le chemin.

MONSIEUR SCHULZE. Mais nous y sommes arrivés.

MADAME SCHULTZE. Toutes les traces d'Ikéo ont été effacées.

MONSIEUR SCHULZE. Grâce à elles, on se repérait très bien.

MADAME SCHULTZE. Le siège de Siemens aussi semble avoir été déplacé.

MONSIEUR SCHULZE. Eh oui, tu passes à côté d'Ikéo et tu contournes Siemens, ainsi, dans ce pays, tu atteins n'importe quel point.

Un temps.

MADAME SCHULTZE. Ce n'est pas pour rien qu'on dit que cette ville sera rayée de la carte.

MONSIEUR SCHULZE. L'aéroport tient pas trop mal le coup.

MADAME SCHULTZE. Il contient pas mal de choses.

MONSIEUR SCHULZE. Il s'est drôlement étendu.

MADAME SCHULTZE. Cet aéroport a connu une extension excessive. Il a grandi, grandi, et s'est étendu sur toute la région ici.

MONSIEUR SCHULZE. Et à présent, il s'écroule sur lui-même.

MADAME SCHULTZE. On ne sait plus ce qui en fait partie et ce qui n'en fait pas partie.

Un temps.

MADAME SCHULTZE. Il y en a qui restent ici à demeure, apparemment.

MONSIEUR SCHULZE. En se contentant de la bouffe de McDo.

MADAME SCHULTZE. Beurk !

MONSIEUR SCHULZE. Ou du café de l'automate.

MADAME SCHULTZE. Des pizza d'office!

MONSIEUR SCHULZE. Le thé à l'orange sanguine de Nestlé !

Ils se retirent, prenant leur place habituelle.

MONSIEUR SCHMIDT. Je le vois venir, nous ne pourrons pas éviter le sujet du terrorisme, ah ça, nous ne l'éviterons pas.

MADAME SCHMIDT. Vous avez raison. (*M Schmidt gémit.*) Ça vous gêne ? (*Un temps.*) Vous le savez pourtant, ça ne doit vous

gêner, ici rien ne doit vous gêner, vous le savez bien. Par conséquent, le sujet du terrorisme ne doit pas non plus vous gêner, Monsieur Schmidt.

MONSIEUR SCHMIDT. Oui, évidemment, mais -

MADAME SCHMIDT. Mais quoi ?

MONSIEUR SCHMIDT. Tout ce que je dis, c'est que jusqu'ici, nous avons évité le terrorisme tel le diable l'eau bénite. Alors qu'il se promène dans nos têtes, le terrorisme, il ne se promène pas seulement, c'est indéniable, il est là, partout, présent à tout moment, le terrorisme, et ce n'est pas une promenade de plaisir qu'il fait avec nous.

MADAME SCHMIDT. C'est vraiment gênant, on n'a pas envie qu'on vous suspecte de ressentiments.

MONSIEUR SCHMIDT. On ne veut pas faire figure de raciste. (*Citant tous deux M Kloser.*) Mais il nous faut figurer un instant comme racistes si nous le sommes.

Un temps bref.

MADAME SCHMIDT. C'est incontournable. On ne peut pas sans arrêt rebrousser chemin face à ce problème et faire comme s'il n'y en avait pas. (*Citant tous deux M Kloser.*) Il nous faut un instant regarder les choses en face et, si nous les avons examinées suffisamment et reconnues comme fausses, congédier les idées que nous nous faisons.

MONSIEUR SCHMIDT. Si.

Un bref silence.

MADAME SCHMIDT. D'autant qu'ils ne sont pas si méga-occidental que ça...

MONSIEUR SCHMIDT. Qui ça ?

MADAME SCHMIDT. Mais de qui parlons-nous depuis tout à l'heure ? (*M Schmidt ne comprend mot, Mme Schmidt montre les Schulze.*) Regardez-les. Ils insistent tout le temps sur leur côté méga-occidental qu'en fait, ils n'ont même pas. Et c'est à nous de les subir, c'est nous qui devons toujours suivre.

MONSIEUR SCHMIDT. Enfin, je ne vois pas le rapport, moi...

MADAME SCHMIDT. Pas encore.

MONSIEUR SCHMIDT (*avec hésitation*). Pas encore.

Un temps bref.

MONSIEUR SCHMIDT. Enfin moi, ils ne me parlent jamais.

MADAME SCHMIDT. Ils ne parlent pas avec nous.

MONSIEUR SCHMIDT. Mais on entend pas mal parler d'eux.

MADAME SCHMIDT. Justement.

MONSIEUR SCHMIDT. Et vous pensez...

MADAME SCHMIDT. Exactement. Pourquoi ils seraient là, sinon ?

MONSIEUR SCHMIDT. Non !

MADAME SCHMIDT. Eh oui, tout le temps déjà.

MONSIEUR SCHMIDT. Je vous en prie.

M Eskar entre. M Schneyder vient de l'autre côté. Les Schmid s'alarment.

MONSIEUR SCHMIDT. Qu'est-ce qu'il a dit ?

MADAME SCHMIDT. Oui, qu'est-ce qu'il a dit ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Que nous pouvons rentrer à la maison.

MONSIEUR ESKAR. Il n'a pas dit ça.

MONSIEUR SCHNEYDER. On ferait aussi bien de laisser tomber, vu la mollesse avec laquelle nous nous y prenons.

MONSIEUR ESKAR. Ce n'est pas ce qu'il a dit, Monsieur Schneyder, vous le savez très bien. Il a dit de l'attendre ici.

MADAME SCHMIDT (*plaine d'espoir*). Il veut bien en reprendre ?

MONSIEUR SCHMIDT. Jamais de la vie.

MONSIEUR ESKAR. Vous le savez aussi bien que moi.

MONSIEUR SCHNEYDER. Il a dit : cette fois, ce sera différent, cette fois nous devons nous attaquer à la pratique. (*Ils le regardent, étonnés.*) Vous l'avez entendu : finies les conférences sur les états d'âme, on passe à la pratique. Cette pratique qu'apparemment, nous cherchons toujours à éviter.

MM Schneyder et Eskar se retirent à nouveau.

MADAME SCHMIDT. Qu'est-ce que j'ai dit ?

MONSIEUR SCHMIDT. Eh bien, c'est évident qu'il allait nous mettre la pression.

MADAME SCHMIDT. Alors qu'on a fait tellement d'effort.

MONSIEUR SCHMIDT. Mais en fait, on n'arrive pas du tout à prendre la parole.

MADAME SCHMIDT. Oui, on ne peut pas vraiment parler.

MONSIEUR SCHMIDT. On vous interrompt tout le temps.

*Les Schulze passent, on les observe avec suspicion.
Mme Schmidt va dire quelque chose.*

MONSIEUR SCHMIDT. Non, Madame Schmidt, je ne vous crois pas.
Ça ne se peut pas.

Scène 3

Assemblée générale. M Eskar s'adresse à tout le monde.

MONSIEUR ESKAR. J'ai donc mission de vous transmettre le message qu'aujourd'hui, nous devons avancer seuls, que nous devons nous entretenir seuls avec l'expert. Il va venir un spécialiste.

MONSIEUR et MADAME SCHULZE (*légèrement effrayés*). Il va venir un spécialiste ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Il vous a chargé de nous dire ça ?

MONSIEUR ESKAR. Et que nous devons le traiter mieux que l'autre fois – il a plusieurs stages par jour à assurer, nous allons l'écouter, nous n'allons pas comme la dernière fois -

MONSIEUR SCHNEYDER. Quoi ? L'interrompre ? Le cribler de questions ?

MONSIEUR ESKAR. Monsieur Schneyder !

MONSIEUR SCHNEYDER. Enfin, écoutez, vous faites comme si on lui avait sauté à la gorge, celui-là.

MONSIEUR ESKAR. Monsieur Schneyder, pourriez-vous arrêter de déranger sans cesse -

MONSIEUR SCHNEYDER. Et vous, pourriez-vous arrêter de parler sans cesse du séminaire passé, ça énerve !

MONSIEUR ESKAR. Mais pas du tout. D'autant moins que nous avons appris alors -

MONSIEUR SCHNEYDER. Vous voyez ?

MONSIEUR ESKAR. Monsieur Schneyder !

MONSIEUR SCHNEYDER. Monsieur Eskar !

MONSIEUR ESKAR. Monsieur Schneyder !

MONSIEUR SCHNEYDER. Monsieur Eskar ! (*M Eskar le regarde avec hostilité.*) Laissez-moi finir ma phrase, pour une fois !

MONSIEUR ESKAR. Monsieur Schneyder, si vous continuez à vous produire de cette manière ici, je suis obligé de vous dire que les choses vont se compliquer. Alors que nous ne souhaitons pas de complications ici.

MADAME SCHNEIDER (*tout effrayée*). Il va venir un spécialiste ?

Elle s'est avancée.

M Eskar la suit, fixe le public avec effroi, les autres le suivent.

Scène 4

M Eskar et M Schmidt, seuls.

MONSIEUR ESKAR. Mbi, je le trouve insupportable.

MONSIEUR SCHMIDT. Qui ça ?

MONSIEUR ESKAR. Mais enfin, monsieur Schneyder ! La façon qu'il a de se comporter.

MONSIEUR SCHMIDT. Attendez voir.

MONSIEUR ESKAR. Voir quoi ?

MONSIEUR SCHMIDT. Uniquement parce que vous n'avez pas envie de vous retrouver dans une même pièce avec lui...

MONSIEUR ESKAR. Je vous dis qu'ici, quelqu'un est en train de dynamiter un excellent climat, c'est moi qui vous le dis. Je ne le tolérerai pas. Je ne tolérerai pas qu'on dynamite sans cesse notre bon climat de travail, un individu isolé qui se comporte comme s'il était le directeur du stage, et non monsieur Kloser. Vous non plus, d'habitude, vous n'acceptez pas qu'on vienne vous dynamiter votre bon climat, un individualiste sans loi ni foi qui Dieu m'est témoin -

MADAME SCHMIDT (*les rejoint soudain, se dirige vers M Schmidt, le tirant par la manche*). Dites donc, vous auriez une minute à me consacrer, vous auriez une minute ?

MONSIEUR SCHMIDT (*heureux de pouvoir se dégager de M Eskar*).
Qui, de quoi s'agit-il ?

MADAME SCHMIDT. J'aimerais bien savoir à la fin pourquoi ils
sont ici, ceux-là.

MONSIEUR SCHMIDT. Qui ça ? Les Schulze ?

MADAME SCHMIDT. Pourquoi ils n'arrêtent pas de filmer ?

MONSIEUR SCHMIDT (*avec phlegme*). De nos jours, on filme tout,
de toute façon.

MADAME SCHMIDT. Possible qu'aujourd'hui on filme tout. Mais
ici, pourquoi de manière si officieuse, clandestinement ?

MONSIEUR SCHMIDT. On ne le fait pas clandestinement.

MADAME SCHMIDT. Si, on le fait ici assez clandestinement.

MONSIEUR SCHMIDT. C'est que vous ne vous en rendez pas trop
compte. Enfin, à tous les coins il y a des caméras
d'installé, il n'y a que vous qui ne vous en apercevez pas !

MONSIEUR SCHNEIDER (*rejoignant M Schmidt*). Je peux vous poser
une question ?

MONSIEUR SCHMIDT (*heureux de pouvoir se dégager de Mme
Schmidt*). Mais bien sûr ?

MONSIEUR SCHNEIDER. Il s'agit de ce que vous avez dit au sujet
du burnout... (*M Schmidt le regarde sans trop en attendre.*) Ça
commence par quoi ? Je veux dire : comment on commence à s'en
apercevoir ? Est-ce qu'il y a des signes avant-coureurs, des
signes avertisseurs qu'il ne faut pas négliger ?

MONSIEUR SCHMIDT. Comment ?

MONSIEUR SCHNEIDER. Tenez, j'ai comme un soupçon – tenez, le
fait d'attendre, ça ne me va tout simplement pas – bien,
alors par quoi commence-t-on à s'en apercevoir ?

MONSIEUR SCHMIDT. Comment ?

MONSIEUR SCHNEIDER. Mais enfin, c'est bien ce que vous pensez,
il a disjuncté celui-là, il n'y arrivera pas, il a perdu
l'influx. Je n'accepte pas qu'on dise ça de moi. Je n'accepte
pas qu'on s'imagine ça de moi.

MONSIEUR SCHMIDT (*l'interrompant*). Je n'ai rien dit de tel.

MONSIEUR SCHNEIDER. Mais vous le pensez.

MONSIEUR SCHMIDT. Non.

MONSIEUR SCHNEYDER. Non ? (*Il sort, pensif.*)

Mme Schneider se dirige vers M Schmidt, s'immobilise devant lui, va s'adresser à lui. Il gémit et s'en va.

Scène 5

M Eskar et Mme Schneider.

MONSIEUR ESKAR. Il vaut mieux se concentrer tout de suite.

Mme Schneider le regarde.

Allons, il vaut mieux nous concentrer tout de suite sur notre sujet, au lieu de réfléchir encore à d'autres.

Il vaut mieux nous concentrer tout de suite avant qu'il ne découvre nos manigances.

Mme Schneider le regarde, perplexe, s'interrogeant sur le sens de "manigances".

Il ne va pas les découvrir, nos manigances, hein ? On y travaille, n'est-ce pas ? (*Il prend un temps bref.*) Vous avez dit ça si joliment, tout à l'heure. Vous l'avez exprimé si joliment, tout en débordant un peu avec votre discours sur – c'était quoi déjà ? En tout cas, moi ça m'a impressionné, c'était un peu spécial, certes, faut aimer, pas la manière très distinguée, quoi, mais ça a mis d'équerre un certain nombre de choses – ça m'intéresserait bien d'aller plus loin.

Il s'approche d'elle. La touche. Elle se défend mollement.

Madame Schneider, nous nous sommes rapprochés ces derniers temps.

Nos chemins se sont croisés pour ainsi dire, à plusieurs reprises. Intérieurement aussi. En tout cas vous, intérieurement, vous avez croisé mon chemin. Peut-être que moi aussi moi, inversement, le vôtre. Peut-être me faut-il encore y parvenir.

Il tente de l'entreprendre. Elle se défend mollement.

MADAME SCHMIDT (*les rejoignant*). Monsieur Eskar, qu'est-ce que vous faites ?

MONSIEUR ESKAR. Moi ? Mais je ne fais rien.

MADAME SCHMIDT. Je ne crois pas que madame Schneider ait envie de ça, je ne crois vraiment pas. Je ne crois pas que ça la réjouisse.

MONSIEUR ESKAR. Ne vous mêlez pas de parler sans arrêt à la place de madame Schneider, c'est horripilant à la fin.

MADAME SCHMIDT. Monsieur Eskar, vous n'avez peut-être pas pigé que nous en avons tous un peu marre, de votre -

M Schmidt les rejoint.

MONSIEUR ESKAR (*l'interrompant*). Non, c'est vous, Madame Schmidt, qui ne pigez pas ce qui est en train de se passer. Ce qui est en train de se tramer autour de vous : j'ai pris mes renseignements, Madame Schmidt, j'ai pris mes renseignements. Vous faites pas mal de dégâts. Et ce n'est pas seulement vous qui pâtissez de vos agissements, votre famille également. Votre comportement est asocial, et plus encore, il déteint. Eh oui, ce genre de chose, ça déteint. Vous n'aimeriez pas tout de même, Madame Schmidt, que votre comportement déteigne sur vos enfants, n'est-ce pas. Ah, pardon, j'oubliais que vous n'avez pas d'enfants. Ou bien que les visages dans votre entourage soient constellés de taches d'irritation, eh oui, on a sûrement déjà constaté des taches d'irritation sur le visage de votre mari, ah, vous n'en avez pas de mari, alors c'est pire, vous répandez des taches d'irritation tout autour de vous.

Mme Schmidt manque s'étrangler.

(*S'adressant à M Schmidt.*) Et vous, Monsieur Schmidt, sur quel site avez-vous encore surfé ? airdisasterdot.com ? Dites, sur quel site vous êtes-vous encore fait bassiner ? Pour le dire avec les mots de monsieur Kloser : nous perdons du temps, Monsieur Schmidt, nous perdons du temps ou, plutôt, nous l'avons déjà perdu, vu la manière dont cela se présente, il y a belle lurette que nous avons perdu tout notre temps. Il faut nous attendre à un retard généralisé, vu que le temps nous a à ce point filé entre les doigts, vu qu'il y a eu des retards partiels et que ces retards partiels se sont additionnés en un retard généralisé gigantesque, et c'est peu dire.

M et Mme Schmidt sortent, offusqués. On devine qu'ils ont l'intention d'aller chercher M Kloser.

Dieu merci j'ai réussi à me débarrasser d'eux. Non, je ne devrais pas dire ça. On ne dit pas ce genre de chose quand on s'est débarrassé de quelqu'un, hein, on le garde pour soi ? Je ne sais pas trop, là. Moi c'est la quatrième fois que je suis ici, on pourrait se demander ce que j'y fous encore, je pourrais me le demander, mais je ne le fais pas. Tout simplement parce que je n'en ai pas envie, Madame Schneider, pas envie. Et je n'y suis pas forcé non plus puisque tout le monde m'aime bien ici. Eh oui, car je suis un homme à l'empathie fiable, stable pour ainsi dire, qui déstabiliserait qui conque voulant s'opposer à moi et fragiliserait tout espoir d'issue favorable. Moi aussi, je ressens immédiatement ce que ressentent les autres, exactement comme monsieur Kloser. Eh oui, Madame Schneider, parfois il m'arrive d'être totalement monsieur Kloser, vous n'allez pas le croire, il y a une espèce de fil entre monsieur Kloser et moi, un fil qui nous relie, un fil individuel auquel personne d'autre n'a le droit de s'accrocher. Et grâce à ce fil, ses messages se transmettent directement en moi, sans détours, sans zigzags à travers un

autre visage, en évitant tout lieu d'accident dans le domaine intellectuel. (*Un temps bref.*)

Madame Schneider, connaissez-vous le secret de son succès ? Il épouse les réalités authentiques plus vite qu'on ne pourrait le croire, qu'on ne pourrait même le souhaiter parfois. Il vous attend toujours, vous qui êtes encore en train d'arriver péniblement, au petit trot, pour vous rendre compte qu'une fois de plus, qu'il vous a parfaitement compris avant que vous l'ayez fait vous-même, ce qui, parfois, peut s'avérer assez désagréable. Il est déjà arrivé, gonflé à bloc, et vous prend par la main...

C'est le genre de mec authentique, le présent vivant auquel vous devez adhérer avant qu'il ne vous exclue. Eh oui, il est toujours là, dans le présent, les gens le ressentent comme quel qu'un d'extrêmement proche, ce qui les rend plus réceptifs aussi. Ce serait vraiment gentil si vous aussi vous étiez présente pour une fois, si vous aussi pouviez entrer dans cette réalité authentique et me suivre - (*Il s'interrompt.*)

Je vois que vous avez peur de monsieur Kloser. Je comprends. Dans votre situation, moi aussi j'aurais un peu peur de lui. Dans votre situation, je me sentirais assez mal dans ma peau à l'idée qu'il ne tardera pas à revenir, qu'il sera là dans un instant. Cela dit, peut-être ne reviendra-t-il pas tout de suite, peut-être ne sera-t-il pas là dans un instant, peut-être est-il passé en face, voir les enfants, vous savez bien, nos enfants de l'autre côté. Il sera obligé d'y rester un moment, ces enfants ne laissent personne repartir aussi sec, vous imaginez bien. Et nous n'avons pas forcément besoin de monsieur Kloser pour tout, n'est-ce pas ?

Il l'assaille.

Scène 6

Interdiction de parler généralisée. Attente générale de M Kloser. M et Mme Schmidt d'un côté, Mme Schneider à l'écart, comme toujours, à l'avant, les Schulze et M Eskar qui fait les cent pas devant les Schmidt.

MADAME SCHULTZE. Il y a tellement de choses dont on n'a plus le droit de parler.

MONSIEUR SCHULZE. Il ne faut plus parler du reboisement.

MADAME SCHULTZE. Alors que ce serait beau de parler encore un peu du reboisement.

MONSIEUR SCHULZE. La friche non plus n'est pas un sujet ici.

MADAME SCHULTZE. Alors que la moitié de l'Allemagne est en train de se reboiser.

MONSIEUR SCHULZE. Alors qu'on voit partout des zones entières retourner en friche, il n'y a plus que des gens qui partent.

MADAME SCHULTZE. Pendant des kilomètres et des kilomètres, on ne voit plus personne.

MONSIEUR SCHULZE. La nature qui reprend le dessus dans des contrées tout entières.

MADAME SCHULTZE. Parce que l'industrie s'est retirée.

MONSIEUR SCHULZE. Comme si souvent. Et ensuite, le commerce en détail.

MADAME SCHULTZE. Subsistent encore, pendant quelque temps, les services de livraison à domicile. Puis eux aussi disparaissent.

MONSIEUR SCHULZE. Et le restant de l'humanité les suit.

MADAME SCHULTZE. Ceux qui avaient persévéré.

MONSIEUR SCHULZE. Dans la mesure où ils le pouvaient.

MADAME SCHULTZE. Oh, on les embarque.

MONSIEUR SCHULZE. Puis poussent les mauvaises herbes, en premier, comme des fusées.

MADAME SCHULTZE. La patte d'ours, vénéneuse -

MONSIEUR SCHULZE. Patte d'ours ?

MADAME SCHULTZE. Patte d'ours, herbe à gueux, herbe à puce, venue du Caucase. Qui se répand massivement dans toute l'Allemagne de l'Est, on l'a même vue à l'Ouest déjà. Tu la touches, et la peau cloque immédiatement. Elle provoque des brûlures sévères.

MONSIEUR SCHULZE. En un mot : le retour à la nature sauvage !

MADAME SCHULTZE. Puis s'installe cette hideuse forêt secondaire, ne pensons plus à cette hideuse forêt secondaire, il n'est pas bon de penser à la forêt secondaire.

MONSIEUR SCHULZE. Car même si nous en serons bientôt là, ça ne fait que diversion.

MADAME SCHULTZE. C'est une vaste manœuvre de diversion que nous entreprenons ici.

MONSIEUR SCHULZE. Il nous faut apprendre à ne plus être une manœuvre de diversion, mais à nous concentrer sur les choses essentielles.

M Schneyder entre, tripotant son portable.

MONSIEUR SCHNEYDER. Qui est-ce qui, pour la troisième fois, est injoignable ?

MONSIEUR ESKAR. Monsieur Schneyder, êtes-vous en train de téléphoner ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Bien sûr.

MONSIEUR ESKAR. Vous savez que c'est interdit.

MONSIEUR SCHNEYDER. Alors dites-moi : comment peut-on parler à monsieur Kloser autrement ?

MONSIEUR ESKAR. Eh bien ? Arrivez-vous à le joindre ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Non.

MONSIEUR et MADAME SCHULZE. Vous voyez.

MONSIEUR ESKAR. Parce que vous ne pouvez pas.

MONSIEUR SCHNEYDER (*agacé*). Je sais bien, la réception ici, c'est comme si on était à dix mille mètres d'altitude.

MADAME SCHMIDT (*interrompant*). Mon Dieu, ce qu'ils sont bruyants !

MONSIEUR SCHMIDT. Ils se disputent.

MONSIEUR SCHNEYDER. Et comment !

MONSIEUR ESKAR. Je suis certain que monsieur Kloser aura rétabli le calme là-bas dans un instant.

MONSIEUR SCHNEYDER. Ça n'en a pas l'air.

Ils tendent l'oreille.

MONSIEUR ESKAR (*cherchant à se faire remarquer*). Monsieur Kloser est sûrement déjà -

MADAME SCHMIDT (*le singeant*). Mais oui, monsieur Kloser sera là d'un instant à l'autre.

Ils la regardent, puis tendent l'oreille.

MONSIEUR ESKAR (*légèrement hystérique*). Eh bien, monsieur Kloser est sûrement déjà en route -

MONSIEUR SCHNEYDER. J'en ai assez. Je m'en vais.

MONSIEUR ESKAR (*passablement hystérique*). Mais attendez !

MONSIEUR SCHNEYDER. Monsieur Eskar, je suis un homme pragmatique, j'accepte n'importe quelle pratique qui s'offre à moi. Ça m'a tout l'air d'en être une –

MONSIEUR SCHMIDT. Vous ne pouvez tout de même pas ?

MADAME SCHMIDT. Ne sortez pas d'ici !

MONSIEUR SCHMIDT. Vous ne savez pas ce qui se passe, là dehors, Monsieur Schneyder ? Vous n'allez pas réellement –

MONSIEUR SCHNEYDER. Je pourrais aussi bien vous poser la question : qu'est-ce que vous attendez ? Vous avez tous participé à ces exercices, seulement personne ne veut se coltiner la pratique. Ou bien se trouve-t-il ici quelqu'un qui, de son plein gré, veut passer à l'action ? Vous savez quoi ? C'est précisément ce que je vais faire maintenant : je passe à l'action, comme je passe toujours à l'action, dans ce sens, je suis un déserteur. Car vous savez quoi ? Je viens de la pratique et j'y retourne. C'est en quelque sorte mon rayon, c'est pour ainsi dire ma seconde peau qui m'enveloppe totalement, qui m'appose quasiment son sceau. Je ne peux pas faire autrement, en réalité ! Je suis un homme d'action ! Et j'en ai marre. De toujours vous attendre. Eh oui, petit à petit, ça devient insupportable. Toujours ces arrêts comme des bêtes récalcitrantes que vous provoquez en vous-même ! Ne vous êtes-vous jamais posé la question : pourquoi cet arrêt de bête récalcitrante se produit-il en moi ? Comment réagir par rapport à ça ? J'avoue que moi aussi, de temps à autre, je laisse pénétrer en moi ce genre de bête récalcitrante, mais ses chances de survie sont minimes. Je vous le dis, le bétail récalcitrant, il est temps d'en faire sortir tout le troupeau, dans cette direction... *(Il indique la porte.)*

(À M Eskar.) Ne prenez pas encore cet air abattu. *(M Eskar continue de le regarder avec prudence.)*

Si vous gardez cet air abattu, vous serez bientôt abattu pour de bon. *(À M et Mme Schmidt.)* Vous aussi, vous faites comme si vous étiez condamnés par avance. C'est précisément de ça que j'ai marre : me sentir condamné par avance, me voir abattu depuis le début.

(Aux Schulze.) Et vous, c'est quoi cette peau de mouton que vous avez enfilée, vous ne voulez pas me le dire ?

(Lançant à Mme Schneider.) Vous aussi, vous n'êtes qu'un animal abattu. Alors qu'il semble que personne ne vous ait jamais tirée ! Ne prenez pas tout de suite cet air d'animal abattu, ça énerve !

M Schneyder quitte la salle.

Puis M Eskar avance lentement et regarde le public avec effroi. Les autres le suivent.

ACTE IV : Quatrième, cinquième et sixième journées

L'acte IV se compose de scènes isolées donnant une impression de claustrophobie. À l'avant, M Schulze et Mre Schultze. Entre eux, Mre Schneider. Au mur, l'oreille collée contre la paroi, M et Mre Schmidt ainsi que M Eskar, ce dernier un peu à l'écart. Ils " travaillent " près des murs.

MADAME SCHNEIDER (*vers l'avant*). Je sais bien, vous vous dites : " Elle croit qu'elle peut parler avec tout le monde, c'est ce qu'elle doit s'imaginer. Alors que c'est impossible. Elle pourrait avoir pigé à la fin, ça ne fonctionne pas. " C'est ce que vous vous dites. Même si à l'inverse vous auriez du mal à admettre qu'il n'est pas toujours aisé de parler avec vous. Soyez tranquilles, il n'y en a pas beaucoup qui le feraient, l'admettre, vous êtes énervés parce que vous ne voyez encore ici. Vous vous dites que si on traite quel qu'un en permanence de cette façon, il devrait s'en aller, qu'est-ce qu'elle attend, ça ne vous intéresse pas de voir quel qu'un comme ça, c'est tout. J'aimerais bien m'en aller, mais je ne sais pas pourquoi, je n'y arrive pas. C'est ça qui est le plus drôle, mais c'est le système qui a institué ça comme ça. Lui, il peut s'absenter sans problème, oui, il peut carrément prendre ses distances avec vous, mais vous-même, impossible de vous en aller.

Je sais bien, ça ne vous intéresse pas. Et si je vous apprends que j'aime bien me faire baiser, au sens figuré mettons, vous ne trouvez pas ça très flatteur. On dit toujours : c'est ce que les gens veulent voir, c'est ce que les gens veulent entendre, mais quand je le raconte, je me rends bien compte que ça leur est plutôt désagréable. La plupart des gens détournent le regard, veulent changer de sujet, recourent à tous les gestes d'embarras. Ne vous en faites pas, moi non plus je ne suis pas différente, j'oublie toujours moi aussi que j'aime bien me faire baiser, au sens figuré mettons – (*Elle s'arrête court.*)

Je vous l'ai raconté, non ? Je vous en ai dûment informé ? J'ai dû au moins y faire allusion, même si j'oublie toujours, vu que je n'ai que ma boîte en tête. Eh oui, il n'y a jamais que ma boîte qui me vienne à l'esprit, quoique là aussi, on vous baise, au sens figuré. (*Elle attend un instant.*)

Autrefois, on nous appelait les stagiaires, maintenant on ne nous remarque plus, c'est-à-dire moi, je ne le remarque plus, mais vous aimez bien ça, vous, quand une fille se montre surprise qu'on la baise. C'est ce qu'on dit du moins. En tout cas moi, ce que je voulais dire, c'est qu'il y règne une atmosphère très excitante, une atmosphère de travail excitante, finalement c'est bien ça qui importe. J'ai raison ? Mais au fond, tout marche comme sur des roulettes car, au fond, je n'offre pas de résistance. Moi je savoure ça quand vous êtes sans résistance, que vous sentez comment on dispose de vous et que vous-même, vous n'avez rien à dire. C'est toute la formation que j'ai reçue, toujours prête à ce qu'on s'acharne sur moi, une formation très soignée, vous

Imaginez aisément, acquise pendant des années, c'était mon apprentissage, hormis diverses études qui toutes ne valent plus rien aujourd'hui – quoique, en fait je n'ai même pas trop parler de ça, je sais bien qu'en fait, je devrais parler d'autre chose, mais c'est ma boîte qui me tombe tout le temps sur la tête...

MONSIEUR SCHULZE. Aïe, elle remet ça.

MADAME SCHULTZE. Qu'elle compte plutôt les peuples.

MONSIEUR SCHULZE. Il n'y en a plus ici.

MADAME SCHULTZE. C'est vrai. Ils se sauvent là-bas.

MONSIEUR SCHULZE. Qu'est-ce qui reste ?

MADAME SCHULTZE. Des petits employés, la classe moyenne bien appliquée.

MONSIEUR SCHULZE. La petite bourgeoisie de " Temps de bonheur, temps de misère ", l'agonie de big brother.

MADAME SCHULTZE. C'est à cause des compagnies low cost.

MONSIEUR SCHULZE. Toute la ribambelle des vols low cost.

MADAME SCHULTZE. Le peuple charterisé qui va aux Baléares.

MONSIEUR SCHULZE. Parti aussi.

MADAME SCHULTZE. Parti ?

MONSIEUR SCHULZE. On ne voit plus que l'équipe de nettoyage qui progresse doucement.

MADAME SCHULTZE. L'équipe de nettoyage méga-occidental.

MONSIEUR SCHULZE. Dans notre direction.

MADAME SCHULTZE (*pouffant*). Ils s'attaquent à la patte d'ours ?

MONSIEUR SCHULZE (*pouffant*). À la patte d'ours et autres mauvaises herbes qui poussent comme des fusées -

MADAME SCHULTZE (*grave*). Puisqu'il ne pousse plus rien de bon.

MONSIEUR SCHULZE. (*grave*). Puisqu'il ne pousse plus rien de bon.

MADAME SCHULTZE. Et de l'autre côté arrive la troupe de vigiles.

MONSIEUR SCHULZE. On ne voit pas grand-chose des vigiles.

MADAME SCHULTZE. On ne les voit pas. Il est bien plus important ce qu'ils voient, eux.

MONSIEUR SCHULZE. À savoir, nous.

MADAME SCHULTZE. Ils nous tiennent à l'œil.

MONSIEUR SCHULZE. Et c'est sérieux.

MADAME SCHULTZE. Est-ce qu'ils vont venir ici maintenant ?

MONSIEUR SCHULZE. Qui peut le dire. Ça fait sans doute partie de leurs tâches.

MADAME SCHNEIDER (*tentant d'enchaîner*). Eh oui, on ne pouvait pas présupposer que le monde allait faire des doubles tours pour nous, pas plus qu'il resterait toujours à l'extérieur, à avancer ses œufs muets qu'il n'a plus envie de couvrir. Soit-même, on se retrouve quelque part dans le tombeau stomacal qu'on a soi-même creusé. C'est ce qu'on n'arrête pas de vous asséner, mais ce n'est pas vrai. Non, nous sommes au contraire assis dans l'un de ces œufs, enfermés dans ce petit espace creux, mal protégés par une paroi calcaire fine comme la peau, faite d'argent et d'une sorte de sécurité au niveau social qui devient de plus en plus mince. C'est le retard dans les réformes dit-on, le blocage des réformes qu'il faut enfin faire sauter. Il y a longtemps qu'ils y travaillent, avec de l'acide, des deux côtés - côté privé, côté public - pour que l'indi vidu puisse enfin exister librement, respirant librement, libéré.

MONSIEUR SCHULZE. Elle n'est pas obligée de dépeindre ici ses visions privées de naufrage.

MADAME SCHULTZE. On s'en charge, nous.

MONSIEUR SCHULZE. Qu'elle se naufrage plutôt elle-même.

MADAME SCHULTZE. Exact, qu'elle prenne en main son naufrage et qu'elle l'achève.

MONSIEUR SCHULZE. C'est qu'elle nous obstrue la vue.

Ils continuent d'observer.

MADAME SCHULTZE. Ils ont encore découvert un passager indiscipliné là-bas.

MONSIEUR SCHULZE. Il y en a déjà quelques-uns qui traînent par là.

MADAME SCHULTZE. C'est celui de chez nous, ici ?

MONSIEUR SCHULZE. Ils reviennent tous tout seuls.

MADAME SCHULTZE. Il ne tiendra pas longtemps non plus, celui-là.

MONSIEUR SCHULZE (*pouffant*). S'il tombe sur quelqu'un ?

MADAME SCHULTZE (*pouffant*). Ou s'il fait une rencontre ?

MONSIEUR SCHULZE (*grave*). L'unique question est : troupe de vigiles ou équipe de nettoyage ?

MADAME SCHULTZE (*grave*). La troupe de vigiles, évidemment.

MONSIEUR SCHULZE. Mijerdis l'équipe de nettoyage.

MADAME SCHULTZE. L'équipe de nettoyage, non mais !

MONSIEUR SCHULZE. Peut-être même pas ça.

Au fond, quelque chose semble bouger. Il y aura des bruits qui se feront entendre. Le nombre d'intervenants reste indéterminé.

MADAME SCHMIDT. Mon Dieu, ce qu'ils sont bruyants !

MONSIEUR SCHMIDT. Ils se disputent.

MONSIEUR SCHNEYDER. Et comment !

Ils tendent l'oreille.

MADAME SCHMIDT. Est-ce que c'est normal ?

MONSIEUR ESKAR. Peut-être se passe-t-il quelque chose de grave...

MONSIEUR SCHMIDT. Peut-être.

Ils tendent l'oreille.

MONSIEUR ESKAR. Le principal, c'est qu'ils restent dehors, avec leur testostérone.

MONSIEUR SCHMIDT. Vous, avec votre obsession de testostérone.

MONSIEUR ESKAR. Mais c'est vous qui avez commencé avec ça. Ce sont des machines de combat, vous l'avez dit vous-même.

MADAME SCHMIDT. À en juger par les bruits, ça n'a pas l'air joli joli là-bas. Il n'y aurait pas quelqu'un pour y aller ?

MONSIEUR ESKAR. Monsieur Kloser est certainement déjà -

MADAME SCHMIDT. Vous, avec votre monsieur Kloser toujours ! Il ne reviendra pas, vous ne l'avez pas encore pigé, ça ?

MONSIEUR SCHMIDT. On devrait intervenir, oui, quelqu'un devrait commencer par intervenir.

MADAME SCHMIDT. En tout cas ce n'est pas moi qui...

MADAME SCHNEIDER. Moi non plus...

Ils se regardent, puis tendent à nouveau l'oreille.

MADAME SCHULTZE (après un moment). C'est le silence, maintenant.

MONSIEUR SCHULTZE. Oui, ça s'est arrêté.

MADAME SCHULTZE. Oui, ça s'est arrêté.

*Un silence.
Ils s'alimentent.
Ils tendent l'oreille.*

MADAME SCHMIDT. Qu'est-ce qu'ils font maintenant ?

Ils tendent l'oreille.

MONSIEUR SCHMIDT. Je n'arrive pas à identifier ce bruit.

MADAME SCHMIDT. Et moi, je ne veux pas.

Ils tendent l'oreille.

MADAME SCHMIDT. Ils traînent quelque chose par terre.

MONSIEUR SCHMIDT. Ce n'est pas ça.

MADAME SCHMIDT. Ils traînent quelque chose par terre, en direction de la porte.

MONSIEUR ESKAR. Dans notre direction.

MADAME SCHMIDT. Personne ne va va faire quelque chose ?

Il n'y a plus personne pour s'enthousiasmer à cette idée.

Mme Schneider rejoint le groupe Schmidt - Eskar, les Schulze se tiennent à l'écart.

MADAME SCHNEIDER (se relançant dans son monologue). Et parfois, au contraire, j'ai l'impression que nous sommes coincés dans un ascenseur surdimensionné, un ascenseur sans issue -

MADAME SCHMIDT (l'interrompant). Chut, qu'elle parle plus bas !

MONSIEUR SCHMIDT. Oui, chut, vous ne pourriez pas parler un peu plus bas.

MONSIEUR ESKAR. Oui, Madame Schneider, nom d'un chien, ne parlez pas si fort !

MADAME SCHMIDT. On veut entendre ce qui se passe.

MONSIEUR SCHMIDT. On est en train d'essayer un truc.

MONSIEUR ESKAR. On ne veut pas être dérangés !

MADAME SCHNEIDER (*insistant sur sa vision du monde*). Parfois j'ai l'impression que nous sommes coincés, je ne sais pas comment, dans un ascenseur surdimensionné, et ne fait que monter, toujours plus haut. Un ascenseur qui n'a pas d'issue, un genre avion en montée constante, d'où il n'y a pas d'échappatoire possible. Dans un bâtiment, d'où rien ne semble sortir et qui s'étend de plus en plus vers le haut, avec nous tous à l'intérieur, chacun comme emprisonné dans son fantôme de pièce unique qui vous pousse vers le haut, de plus en plus haut, de plus en plus vite vers le haut. Comment est-ce possible qu'un ascenseur soit fou de vous, au point de ne plus vous lâcher.

MONSIEUR ESKAR (*de derrière*). Ça descend, Madame Schneider, de plus en plus bas, vous ne vous en êtes pas rendu compte ?

M Schneider est entré. Mme Schneider le regarde, songeuse.

Mais ça ne descend pas éternellement. Un moment donné, c'est fini, le mouvement vers le bas.

MADAME SCHNEIDER (*songeuse, regardant en direction de M Schneider*). Qu'est-ce que c'était déjà qu'on devait apprendre ici ? Vous savez, parfois je l'oublie. C'est que ça fait si longtemps que je suis là. Je sais évidemment ce que, officiellement -

MADAME SCHMIDT. En tout cas moi, j'aimerais bien parler d'autre chose à la fin.

MONSIEUR SCHMIDT. Elle a raison, il faut laisser l'eau couler sous le pont.

MADAME SCHMIDT. On ne pourrait pas parler de nos idées commerciales ?

MONSIEUR ESKAR. Exactement ce que je dis.

MADAME SCHMIDT. Nos idées commerciales seront le pont sous lequel coule l'eau.

MADAME SCHNEIDER. Mais on n'en a pas, des idées commerciales, c'est eux là-bas, dans la pièce d'à côté.

Ils la regardent, surpris.

MONSIEUR ESKAR. Les enfants ?

Tout le monde le regarde, l'idée de base étant que ce ne sont pas des enfants.

MONSIEUR SCHNEYDER (*subitement*). Absurde, des idées commerciales, on en a toujours !

Tout le monde regarde M Schneyder.

MONSIEUR ESKAR. Mais vous êtes là à nouveau !

MONSIEUR SCHNEYDER. Qui. Et pourquoi pas ? Je ne devrais pas être là, peut-être ?

MONSIEUR ESKAR. Je pensais, vous -

MONSIEUR SCHNEYDER. Ah, vous pensez.

Ils le regardent, éberlués.
Je n'ai rien à vous dire.

MADAME SCHMIDT. N'allez pas nous raconter que vous avez -

MONSIEUR SCHMIDT. Oui, n'allez pas nous raconter que vous avez -
-

M Schneyder ne dit rien. Et M^{me} Schultze les rejoint.

MADAME SCHULTZE. Alors, comment c'était ?

MONSIEUR SCHULZE. Comment c'était, la pratique ?

MONSIEUR SCHNEYDER. Quelle pratique ?

MADAME SCHULTZE. Vous n'avez pas - ?

MONSIEUR SCHULZE. Vous n'avez pas.

MONSIEUR SCHNEYDER. J'ai ...

Il s'interrompt.

MADAME SCHNEIDER (*interpestive*). Vous avez vu monsieur Klöser ?

M Schneyder ne dit rien.

MADAME SCHMIDT. Avez-vous vu quelqu'un ?

M Schneyder ne dit rien.

MONSIEUR SCHMIDT. Au moins ceux d'à côté ?

M. Schneider ne dit rien.

MADAME SCHMIDT. On ne veut même pas savoir.

MONSIEUR SCHMIDT. Vous n'avez même pas besoin de nous raconter.

MADAME SCHMIDT. Et on ne veut même pas le savoir.

MONSIEUR SCHMIDT. Non, on ne veut pas.

MONSIEUR ESKAR. Non, nous ne voulons même pas savoir comment ça c'est passé, votre fameuse pratique.

Ils retournent à leurs murs. Les Schulze restent en arrière. À l'écart, Mme Schneider.

MADAME SCHULTZE. Ce n'était sans doute pas la bonne pratique.

MONSIEUR SCHULZE. En fin de compte, on vous rend la pratique toujours impossible.

MADAME SCHULTZE. À ce qu'on dit.

MONSIEUR SCHULZE. À ce qu'on dit.

Ils rejoignent également le mur du groupe Schmidt-Eskar.

MONSIEUR SCHNEIDER (*se dirige vers l'avant, parle vers l'avant*). Ne me regardez pas comme ça, vous n'avez pas le droit de me regarder avec ces yeux de merlan frit. Je veux dire, bon, c'est vrai. Oui, c'est exact : tout ce que je suis encore capable de faire, c'est d'éclater en diverses manifestations de paralysie. Je sais, je sais, les vraies paralysies, on s'en rend compte quand ça vous arrive, c'est ce que vous vous dites, ça ne peut pas tout simplement vous effleurer, il s'agit de les bétonner, je veux dire de les exfiltrer, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus en vous que le mouvement, la dynamique. Qu'est-ce que vous croyez que j'ai fait, toute ma vie durant ? Alors que j'avais toujours réussi à me sortir de n'importe quelle paralysie, voire à la transformer en avantage. Entre nous : j'ai toujours réussi à la compenser, et d'un coup, tout d'un coup, je n'y suis plus arrivé, sans raison palpable. Je veux dire, c'est tellement ridicule, tout, j'ai tout fait déjà, j'ai été responsable de tant de choses, et voilà que tout d'un coup, je trébuche. Là-dessus. Je les vois encore : " Monsieur Schneider, il faut monter dans cet appareil ! " je les entends encore, et je m'aperçois que plus rien de bouge en moi, c'est-à-dire que les pieds n'obéissent plus. Oui, ces manifestations de paralysie commencent dans une partie quelconque du corps, soudain un membre ne bouge plus, on s'efforce de l'ignorer un moment mais déjà, ça s'étend. C'est que ça se décuple.

MADAME SCHNEIDER (*apeurée*). Mais à qui vous parlez, là ?

Elle ne va sûrement pas se diriger vers lui.

MONSIEUR SCHNEYDER. Mais oui, je sais, ici on ne me regarde plus que comme un lépreux, vous pensez tous : il n'y est pas arrivé, celui-là, c'en est un qui a échoué avec ses stratégies de maîtrise, c'est bien ce que vous pensez ? Ou pire, il n'a même pas de stratégie de maîtrise à sa disposition ! C'est ce que vous pensez. C'est différent de ce qu'on voit dans ces vidéos dont ils vous gavent jour après jour, qui occupent le moindre émetteur, à savoir qu'à la fin, on y arrive toujours sous l'égide du personnel au sol, vous savez bien, ces vidéos du camp d'entraînement militaire où on vous explique combien il est facile de -

MONSIEUR ESKAR (*lançant de derrière*). Le temps travaille toujours contre vous, Monsieur Schneyder, vous le savez bien ! Allez au cœur du problème !

MONSIEUR SCHNEYDER. Oui, c'est exact, je n'y suis pas arrivé. Je n'ai même pas réellement atteint la porte, depuis des semaines je n'ai plus quitté la maison, enfermé chez moi, quasiment enfermé par moi-même, comme tant d'autres dans ce pays. Vous seriez surpris d'apprendre combien de gens ne mettent plus le nez dehors, n'apparaissent plus. Moi non plus. Et ma mère qui passe tous les jours et m'apporte quelque chose, je n'ai même pas une petite amie qui pourrait profiter de ma maladie, non, il faut que ce soit ma mère...

Mme Schneider va encore moins le rejoindre. Elle regarde M Schneyder avec répulsion.

Ne me regardez pas comme ça, je vous dis, regardez plutôt vos paralysies à vous. Pendant très longtemps, on ne se rend pas compte à quel point on en est déjà frappé. Et subitement, tout fout le camp. Tout est fichu. Vous êtes surpris de tout ce qui ne bouge plus. Que le bras gauche ne bouge plus, ni le droit, les jambes, de toute façon, vous n'avez plus le contact, et même la tête, vous n'arrivez plus à la tourner...

MADAME SCHNEIDER. C'est répugnant ! Vous ne bougez pas ?

On voit à quel point Mme Schneider est déçue.

MONSIEUR SCHNEYDER (*réagissant soudain à son intervention*). Qui, et la question est : vous, depuis combien de temps déjà vous ne bougez plus ? (*À Schmidt.*) Et vous ? Vous tous, vous aussi, Monsieur Eskar, vous vous êtes plantés dans ces manifestations de paralysie, n'ai-je pas raison ?

MONSIEUR ESKAR. Il y a des raisons objectives à cela !

MADAME SCHNEIDER (*aux Schulze, sur un ton soudain soupçonneux*). On devrait autant que possible éliminer les facteurs de trouble ici, n'ai-je pas raison ? C'est bien le but de ce groupe ici, et s'il y a des manifestations de paralysie qui se font jour, on devrait les éliminer sur le champ, n'ai-je pas raison ? En tant que groupe aussi.

MONSIEUR SCHMIDT. La prudence s'impose, en permanence, il existe un risque de contamination qu'il ne faut pas sous-évaluer.

MONSIEUR ESKAR. De temps à autre, on tombe sur ce genre d'entrave, de frein. Ceux qui empêchent tout. On ne voulait jamais les voir, mais ils étaient toujours là. Vous les connaissez, ces empêcheurs, vous savez ce qu'on en fait.

MONSIEUR SCHULZE. Bon, qui est-ce qui empêche tout ici ?

MADAME SCHULTZE. Qui stoppe tout.

MONSIEUR SCHULZE. Qui bloque.

MADAME SCHULTZE. Qui râle.

MONSIEUR SCHULZE. Qui entrave.

MADAME SCHULTZE. Qui freine. Qui bétonne. La tête de béton.

MONSIEUR SCHNEYDER. Qui, qui est un empêcheur ici ? J'aimerais savoir qui est-ce qu'on peut appeler un empêcheur ici ? Pas moi tout de même !

MONSIEUR ESKAR. Exactement, c'est bien vous l'empêcheur ici, c'est bien vous qui bloquez, qui bétonnez, sous le masque de l'action, qui plus est !

Un bref silence.

MONSIEUR SCHULZE. Eh oui, vous devriez vous interroger sur la manière du corps social de traiter ses maladies.

MADAME SCHULTZE. Vous devriez vous rendre à l'évidence : nous ne pouvons plus nous payer le luxe de passer outre.

MONSIEUR SCHULZE. Vous rendre à l'évidence, encore et encore : la communauté solidaire.

MADAME SCHULTZE. Elle doit réagir, elle ne peut pas éternellement prendre en charge.

MONSIEUR SCHULZE. Elle doit se débarrasser de vous.

MONSIEUR SCHNEYDER. Mais je paie moi-même !

Tous le regardent, l'idée de base étant : Eh bien nous avons eu le loisir de constater que vous n'en faites rien. En principe, ils sont sur le point de se jeter sur M Schneyder et de le mettre à la porte, Puis on entend :

Le portable !

MADAME SCHMIDT. Le portable de qui ?!

MONSIEUR SCHNEYDER. Il y a un portable qui sonne.

MONSIEUR SCHMIDT. Quel portable ?

MONSIEUR ESKAR (*très zélé*). C'est monsieur Kloser, à coup sûr, c'est monsieur Kloser.

Recherche effrénée du portable.

MADAME SCHMIDT. Jamais de la vie !

MONSIEUR ESKAR. Prenez la communication !

MONSIEUR SCHMIDT. Jamais de la vie !

M Eskar a décidé que le portable se trouvait dans la poche de M Schmidt.

MONSIEUR ESKAR. Je vais la prendre.

MONSIEUR SCHNEIDER. Non !

MONSIEUR ESKAR. Si !

Il fouille dans la poche de M Schmidt. Il en extrait le portable et prend la communication. Tout le monde le regarde, tendu à l'extrême.

Qui. Qui. Qui. Qui.

Puis il se tait de nouveau, semble écouter, garde le portable collé à l'oreille, acquiesce de temps à autre, émet des sons d'approbation. Perplexité des autres. Jusqu'à ce que M et Mme Schmidt démarrent une de leurs séquences chuchotées, mais cette fois devant les autres.

MONSIEUR SCHMIDT. Voulez-vous qu'on se rassure un peu sur notre plein gré ?

MADAME SCHMIDT. Pas la peine, il marche sur des roulettes, le plein gré.

MONSIEUR SCHMIDT. Qu'on se revivifie mutuellement, grâce à la concurrence ?

MADAME SCHMIDT. On est en plein dedans !

MONSIEUR SCHMIDT. Qu'on fixe des objectifs !

MADAME SCHMIDT. Qui, fixer des objectifs mobiles !

MONSIEUR SCHMIDT. Tout en disposant d'assez d'engagement financier.

MADAME SCHMIDT. On l'a déjà fait, ça aussi.

Un bref silence fait d'intense réflexion.

MADAME SCHNEIDER (*s'immisçant subitement*). S'inventer à nouveau soi-même !

MONSIEUR SCHMIDT. Oui, libéré de tout trouble, simple lieu de passage pour le rendement pur. Production. Efficacité. Nous aimons être perméables.

MADAME SCHMIDT. Perméables pour le profit, par exemple, qu'on réalise, et un bout en reste accroché...

MADAME SCHNEIDER. Non, je n'ai pas envie d'être une entrave, d'organiser un steeple-chase en mon for intérieur.

MONSIEUR SCHMIDT. Eh oui, en principe on préfère tout de même être perméable.

MADAME SCHMIDT. Nous étions bons, nous avons atteint une certaine position sur le marché, je n'y étais pas pour rien. Avec ma politique du personnel.

MONSIEUR SCHMIDT. Qu'on remarque mon travail ! Non, il ne sera pas ignoré.

MADAME SCHNEIDER. Mieux non plus, on ne va pas mépriser, et si oui, seulement dans le cadre -

MONSIEUR SCHNEIDER (*s'en mêle soudain à nouveau ; interrompant Mme Schneider*). Je vais de nouveau licencier des femmes !

MADAME SCHMIDT. Je vais organiser tout ça de façon complètement différente, je vais faire valoir des qualités de chef, ils ne vont pas avoir beaucoup le temps de se marrer.

MADAME SCHNEIDER. On peut tout faire de moi !

MONSIEUR SCHMIDT. Je serai à nouveau partie intégrante de mes deadlines.

MONSIEUR ESKAR (*coupant la communication*). Qui, être just intime !

Ils restent assis, muets.

ACTE V, tableau final – La narration

Tous sont encore là. Près des murs du fond toutefois. Plutôt genre cadavre intermédiaire qu'êtres vivants. M et M^{re} Schulze se tiennent à l'avant. Ils semblent observer une scène.

MADAME SCHULTZE. Mais ils bougent encore.

MONSIEUR SCHULZE. Oui, ils avancent encore. Monsieur Schneyder en tête.

MADAME SCHULTZE. Madame Schmidt tout de suite derrière.

MONSIEUR SCHULZE. Et monsieur Eskar toujours au téléphone.

MADAME SCHULTZE. Incapable de s'en passer.

MONSIEUR SCHULZE. Tous féroce ment déterminés.

MONSIEUR SCHULZE. Seule madame Schneider ne bouge pas encore correctement son visage.

MADAME SCHULTZE. De cette façon, le naturel ne peut pas se constituer.

MONSIEUR SCHULZE. Chez lui non plus.

MADAME SCHULTZE. Exact. Chez lui encore moins.

MONSIEUR SCHULZE. Il faudrait au moins maîtriser la mimique.

MADAME SCHULTZE. La mimique totalement, les extrémités dans l'ensemble -

MONSIEUR SCHULZE. Les supérieures, on arrive à peu près à les contrôler -

MADAME SCHULTZE. Il n'y a qu'aux extrémités inférieures qu'on voit le professionnel.

MONSIEUR SCHULZE. Pour ma part, je ne vois pas de professionnel.

MADAME SCHULTZE. Je n'aurais pas cru que c'était si difficile.

On entend les voix de M et M^{re} Schmidt, de M et M^{re} Schneider, de M Eskar, comme s'ils répétaient des répliques finales. Les voix viennent " de la bande ".

MADAME SCHM DT. Bon, moi je pense que j'ai mis un terme définitif à ce chapitre. Et ça me procure une sensation tout simplement formidable.

MONSIEUR SCHM DT. Au début, quand même, c'était dur.

MADAME SCHM DT. Mais le terme est atteint, c'est certain.

MONSIEUR SCHM DT. Oui, il est important de mener les choses à leur terme.

MONSIEUR ESKAR. Respectivement d'avoir compris les troubles comme faisant partie intégrante de soi.

MADAME SCHM DT. Oui, il faut bien intégrer ce genre de troubles car d'un autre côté, (*Elle rit.*) où vous trouve-t-on sinon dans ces petits troubles, dans les crochets, dans les pustules de la réaction allergique ?

MONSIEUR ESKAR. De se rendre compte soudain : finalement, on a encore besoin de moi. Du " je " en moi. Car " je " dois être capable de régler les choses. " Je " dois m'en dépêtrer.

MONSIEUR SCHNEYDER. Allez, n'exagérez pas – mais au fond, vous avez raison. C'est important de parfois se sentir soi-même.

MONSIEUR SCHM DT. Ça a été une expérience importante.

MADAME SCHM DT. Il faut se confronter.

MONSIEUR ESKAR. Rester en contact avec soi-même, voilà le mot d'ordre. Nous avons fini par le comprendre.

Un silence. Puis, d'un peu plus loin déjà.

MONSIEUR SCHM DT. C'était tellement irrationnel, cette peur des appareils, ils ont été construits par des experts et contrôlés je ne sais combien de fois.

MADAME SCHM DT. En tout cas, quelle sensation formidable, après.

MONSIEUR ESKAR. Mais pendant, c'était l'enfer.

MONSIEUR SCHM DT. Comme toujours.

MADAME SCHM DT. C'est bien d'avoir fait cela ensemble. D'avoir traversé ça en tant que groupe. Avec des gens qui ont le même problème.

MONSIEUR ESKAR. Nous avons tous le même problème, en principe.

MADAME SCHM DT. Et que la pression mutuelle nous ait aidés.

MONSIEUR ESKAR. Et que nous soyons à nouveau là, en pleine possession de nos moyens.

MONSIEUR SCHNEYDER. Le trouble est éliminé. On y arrive uniquement grâce à l'exercice, l'exercice et encore l'exercice. À la confrontation, la confrontation et encore la confrontation. Autrement, ça ne fonctionne pas.

MADAME SCHMIDT. Oui, ne plus éviter les appareils, mais les traverser. Puisqu'on veut avoir accès au système ascensionnel.

MADAME SCHNEIDER (*rêveuse*). Oui, enfin faire partie du système ascensionnel.

Shunte. À présent, on ne les entend plus.

MADAME SCHULTZE. L'équipe de nettoyage a presque fini.

MONSIEUR SCHULZE. La troupe de vigiles aussi va achever sa tournée.

MADAME SCHULTZE. Ils ont fait du bon boulot.

Ils continuent de les observer.

MADAME SCHULTZE. Je les vois toujours, eux !

MONSIEUR SCHULZE. Ils devraient avoir disparu depuis longtemps.

MADAME SCHULTZE. Monsieur Eskar marche tout droit vers son avenir.

MONSIEUR SCHULZE (*pouffant*). Qu'on ne lui ôtera pas des épaules.

MADAME SCHULTZE (*pouffant*). Non, bien au contraire.

Ils observent.

MONSIEUR SCHULZE. Est-ce qu'ils vont monter dans l'appareil ?

MADAME SCHULTZE. Pas évident.

MONSIEUR SCHULZE. Pour l'heure, ils sont en chemin.

MADAME SCHULTZE. Ils ne manifestent aucun signe de nervosité.

MONSIEUR SCHULZE. Sur leurs visages, il est écrit : nous y arriverons.

MADAME SCHULTZE. Ils ont tellement confiance.

MONSIEUR SCHULZE. Le genre de chose qui de nos jours, est écrit dans les visages.

On entend de nouveau les bruits provenant des murs.

MADAME SCHULTZE. En tout cas. Notre boulot à nous est terminé à présent.

MONSIEUR SCHULZE. En principe, oui.

MADAME SCHULTZE. Est-ce qu'on nous aura vus tout le temps ?

MONSIEUR SCHULZE. Pas la moindre idée.

MADAME SCHULTZE. Mais est-ce qu'on nous a vus tout le temps ?

MONSIEUR SCHULZE. Nous ne devrions pas en parler.

MADAME SCHULTZE. Mais non, je ne crois pas, c'était convenu comme ça.

MONSIEUR SCHULZE. Après, c'est facile d'être plus malin.

MADAME SCHULTZE. Il y aura tant de choses à améliorer, pour la prochaine fois.

Le bruit s'amplifie. Peu à peu, les autres disparaissent au fond.

MADAME SCHULTZE. Et les autres, où peuvent-ils bien être ?

MONSIEUR SCHULZE. Pas la moindre idée.

MADAME SCHULTZE. En retard, comme toujours.

Tous deux gémissent.

MONSIEUR SCHULZE. Bon, l'équipe de nettoyage a presque fini. Ils ont tout débarrassé. La troupe de vigiles procède à un dernier contrôle des lieux. Après, c'est le tour à l'équipe de nuit. Une dernière ronde. Puisque la nuit, il n'y a personne ici...

MADAME SCHULTZE. Pourquoi faire, aussi ?

MONSIEUR SCHULZE. L'équipe de nettoyage en tout cas n'a rien trouvé d'inhabituel.

MADAME SCHULTZE. Tu veux sans doute dire : ils n'ont rien lâissé.

MONSIEUR SCHULZE. Ce n'est pas ce que j'ai dit ?

Un bref silence.

MONSIEUR SCHULZE. Mais ils ne sont pas si méga occidentaux que ça.

MADAME SCHULTZE. Tu méétonnes, ils gagnent des clopinettes.

MONSIEUR SCHULZE. En plus : des horaires très durs.

MADAME SCHULYZE. Eh oui, de nos jours, la plupart du temps, on a des horaires très durs.

MONSIEUR SCHULZE. Ici surtout.

MADAME SCHULTZE. Je veux dire, toutes ces taxes, il suffit de penser à toutes les taxes.

MONSIEUR SCHULZE. Souvent, il y a en plus deux agences qui s'y ajoutent.

MADAME SCHULTZE. La boîte d'intérim y gagne aussi, elle.

MONSIEUR SCHULZE (*pouffant*). De quoi vivent-ils, au fond, on se le demande.

MADAME SCHULTZE (*pouffant*). Et on le leur reproche.

MONSIEUR SCHULZE (*avec une gravité feinte*). Pas nous.

MADAME SCHULTZE (*avec une gravité également feinte*). Non, pas nous tout de même !